
KATERI TEKAKWITHA
LA PETITE IROQUOISE
B. BARAY
Collection "Belles Histoires et Belles Vies"
32
par AGNÈS RICHOMME

COLLECTION « BELLES HISTOIRES ET BELLES VIES » N° 32

Agnès RICHOMME

KATERI TEKAKWITHA

La petite Iroquoise

ILLUSTRATIONS
DE
BERNARD BARAY



Montréal, le 17 mai 1955.

Mademoiselle,

Vous avez présenté à la jeunesse de France, dans la collection « Belles Histoires et Belles Vies », des figures de saints qui brillent au ciel de l'Eglise comme des étoiles éclatantes.

Aujourd'hui, vous attirez son attention sur un personnage bien peu connu. A la splendeur des Geneviève de Paris, des Thérèse de Lisieux, des Bernadette de Lourdes, vous opposez la vie obscure de la petite fille d'une « Fleur-de-la-Prairie » du Canada : Kateri ! Mais si cette violette échappa à la morsure du froid « des arpents de neige », c'est parce qu'elle fut vivifiée par la chaleur des cœurs des missionnaires français dont les labeurs héroïques devaient implanter l'Eglise en ces régions du Nouveau-Monde.

Kateri est la contemporaine de ces géants de l'apostolat que furent les Brébeuf, les Lalemant et les Jogues. Ces martyrs du Christ fécondèrent de leur sang le jardin mystique du Canada et les fleurs de sainteté que nous cueillons aujourd'hui : la Bienheureuse Marguerite Bourgeoys, la Vénérable Marguerite d'Youville, ont poussé leurs racines dans ce sol enrichi par le sang des missionnaires français.

Puisse cette histoire de la petite Kateri susciter dans la génération présente des enthousiasmes qui pousseront les jeunes à renouveler les gestes de leurs devanciers ! La France a toujours présenté au monde des types de sainteté adaptée aux besoins de leur société : le Curé d'Ars fut la réponse vivante du ciel à l'impiété du XVIIIe siècle ; Bernadette confondit le positivisme du milieu du XIXe siècle ; Thérèse de Lisieux fut la patronne du

grand mouvement missionnaire de la première moitié de ce siècle. Nous demeurons convaincus que la France possède encore aujourd'hui des âmes d'élite, que la grâce élève jusqu'à la sublime dignité d'une collaboration intime avec Dieu dans l'œuvre du salut du monde.

L'Afrique, l'Asie, l'Océanie, sont de bien grands champs à cultiver et « les ouvriers sont peu nombreux ». Jeunes gens et jeunes filles de France, levez-vous ! Suivez les routes que vos frères et vos sœurs ont balisées avec leur sang ! Au bout du chemin, vous trouverez vos cousins et vos cousines du Canada, qui travaillent nombreux en pays de mission. Et le soir, après une lourde journée de travaux apostoliques, vous vous raconterez les « Belles Histoires et les Belles Vies » du pays de France et du pays du Canada, unis encore une fois pour accomplir « les gestes de Dieu », les seuls qui aient une valeur d'éternité et les seuls qui puissent rendre notre monde meilleur.

Veuillez agréer, Mademoiselle, l'expression de mes sentiments respectueux, avec tous mes vœux pour le succès de « Kateri », et soyez assurée de mon entier dévouement.

+ Paul Emile, Cardinal LÉGER,
Archevêque de Montréal.



1 C'est une merveilleuse aventure qui se passe chez ceux qu'on appelait alors « les sauvages », au pays de la « Nouvelle France » (le Canada).

Nous sommes au XVIIe siècle. Les Indiens d'Amérique du Nord, que nous nommons « Peaux-Rouges » à cause de leur teint cuivré, et aussi parce qu'ils se peignaient le visage et les mains avec des couleurs vives, comptent plusieurs tribus différentes qui se disputent souvent et se font la guerre. Les hommes de partout, et quelle que soit leur race, n'ont pas beaucoup changé à ce point de vue.



2 Il y a les Hurons, les Algonquins, les Iroquois (appelés aussi Agniers), et d'autres encore.

Quand ils se rencontrent, ils se massacrent sans pitié. Et malheur à ceux qui sont fait prisonniers ! Ce n'est qu'après de cruelles tortures qu'ils seront mis à mort. Leur chevelure, détachée de leur tête en même temps que la peau de leur crâne, sera considérée comme un trophée dont s'enorgueilliront les vainqueurs, qui compteront avec satisfaction ces « scalps » !



3 Les femmes ne sont pas tuées, mais emmenées comme captives par les vainqueurs, qui en font des esclaves.

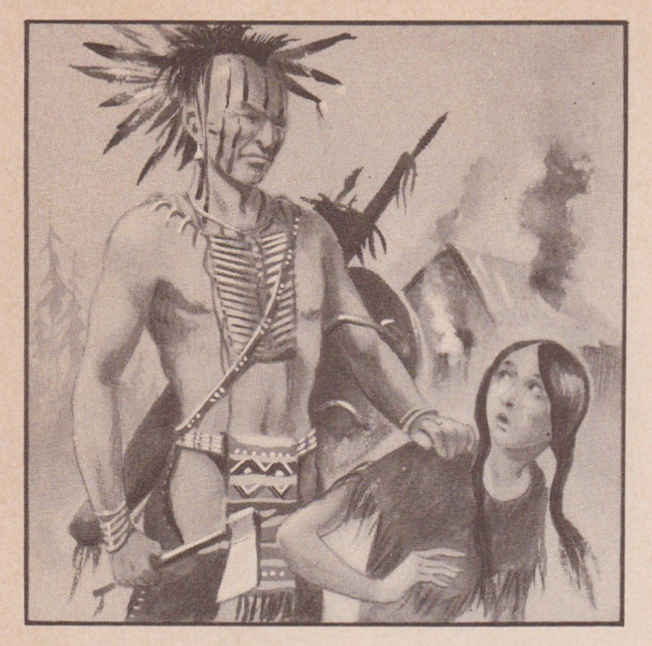
Ce jour-là, les Iroquois avaient été vainqueurs. Les cabanes du village algonquin brûlaient. Un peu partout, des corps de guerriers tués jonchaient le sol. Plus rien ne semblait vivre... et pourtant on entendait pleurer et gémir doucement.

C'était une jeune fille, très belle, penchée sur le corps de son frère mort.



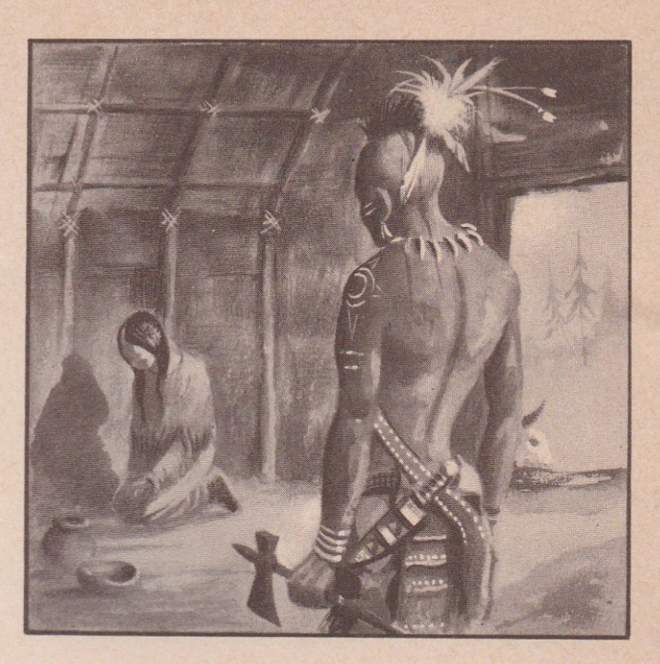
4 Fleur-de-la-Prairie — c'était son nom — avait vécu jusque là heureuse dans son village situé au bord du magnifique fleuve Saint-Laurent, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la jolie ville nommée Trois-Rivières.

D'autant plus heureuse qu'elle était chrétienne. En effet, des colons français habitant également en ces lieux lui avaient fait partager leur foi. Grâce à eux, elle avait appris à aimer et servir le Seigneur. Fleur-de-la-Prairie était baptisée.



5 Elle pleure, se croyant seule avec son chagrin. Pourtant, quelqu'un la regarde : c'est le jeune chef des Iroquois, Cerf-Agile, attiré par ses gémissements. Il est splendide, la tête entourée de plumes, la hache d'une main, le tomahawk [1] de l'autre. Il saisit la jeune fille par le bras : elle est désormais sa captive ; il va l'emmener et le lui dit. Mais, fièrement, Fleur-de-la-Prairie se redresse : « Tue-moi, je ne veux pas être ton esclave ! »

(1) C'est une arme de guerre, espèce de massue que les Indiens lancent de loin sur leur victime, après l'avoir fait tournoyer au-dessus de leur tête.



6 Elle est si belle, et en même temps il émane d'elle quelque chose de noble et de pur qui empêche le jeune chef iroquois de la traiter brutalement.

Bientôt, il la trouve en prière et Fleur-de-la-Prairie lui révèle qu'elle est chrétienne.

Au lieu de se fâcher, Cerf-Agile, qui décidément est subjugué par cette jeune fille si différente de celles de sa tribu, lui demande alors d'occuper dans sa cabane, non pas la place de l'esclave, mais celle de l'épouse.



7 Sans répondre, Fleur-de-la-Prairie se met à préparer le souper du Chef et lui présente bientôt un plat spécial, la sagamité, qu'une jeune fille offrait à celui qui l'avait choisie pour femme.

Cerf-Agile fut bien content de cette acceptation.

Pour Fleur-de-la-Prarie, elle mit tout son cœur à aimer cet époux qu'elle n'avait pas choisi — mais qui fit tout son possible pour la rendre heureuse.

Elle fut une compagne très aimée aussi par le jeune chef iroquois.



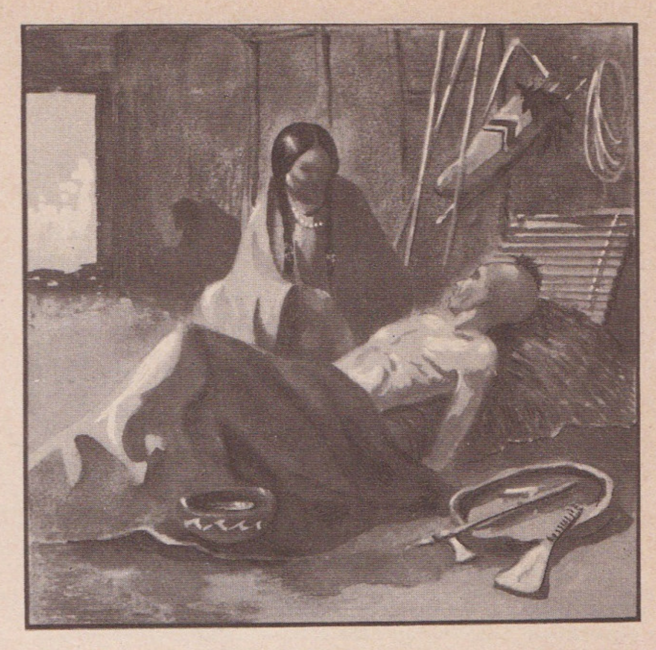
8 Et bientôt, une jolie petite fille vint réjouir le jeune foyer, puis, trois ans après, un petit garçon.

Cerf-Agile est devenu le chef de son village. Comme tous ceux de sa race, il chasse longuement dans la grande forêt, tantôt ici et tantôt là. Et l'on bâtit une nouvelle cabane en chaque emplacement. La vie y est dure pour la femme, plus dure que celle que menait Fleur-de-la-Prairie dans son ancienne tribu algonquine fixée au bord du Saint-Laurent.



9 Mais elle aime fort son mari et ses enfants. Elle prie pour que Cerf-Agile s'ouvre peu à peu à la foi chrétienne. Et à sa petite fille elle fait répéter les prières et les chants que lui ont appris les « Robes-Noires » (les missionnaires). Elle lui parle longuement de Jésus et du ciel. Et la petite paraît comprendre bien mieux qu'on ne l'attendrait d'une enfant de son âge.

Le malheur va s'abattre sur cette famille heureuse, sous la forme d'une épidémie de petite vérole.



10 Presque tout le village est atteint. Fleur-de-la-Prairie se dévoue tant qu'elle peut auprès des malades. Mais les pauvres Indiens n'avaient aucun médicament pour arrêter le mal et l'empêcher de se propager.

Un jour, Cerf-Agile lui-même est terrassé, et tout l'amour de sa femme ne parvient pas à le guérir. Contaminée à son tour, Fleur-de-la-Prairie ne peut bientôt plus rien pour lui. Peu de temps après son mari, elle succombe à la terrible maladie.



11 Le bébé est mort aussi. Et dans la cabane il n'y a bientôt plus, près des corps de ses parents, qu'une pauvre petite fille de quatre ans, très malade elle-même, qui pleure à gros sanglots en appelant son papa et sa maman.

Ce qui reste de la tribu vient bientôt pleurer la mort du vrai chef qu'avait été Cerf-Agile. Son oncle, entre autres, nommé Grand-Loup, en a beaucoup de chagrin. Voyant pleurer l'orpheline, il la soulève de terre et l'emporte dans ses bras.



12 La petite vérole a marqué le visage de la pauvre enfant et lui a abîmé les yeux. On la soigne le mieux possible et on la nomme Tekakwitha (ce qui signifie « celle-qui-avance-en-hésitant ») à cause de la faiblesse de sa vue.

Pour se protéger les yeux du soleil, elle porte sa « couverte », ce grand châle bariolé de couleurs vives que mettent les Indiennes, relevée jusque sur sa tête et légèrement rabattue sur son front, ce qui lui procure un peu d'ombre.



13 Tekakwitha préfère d'ailleurs rester dans la cabane, toujours plus fraîche, et aussi parce qu'elle aime le silence.

Elle repense sans cesse à sa jolie maman qui n'est plus là. A force de réfléchir dans sa petite tête, elle comprend que la douce Fleur-de-la-Prairie ne reviendra plus, mais que sa petite fille peut la retrouver par le « Grand Esprit » qu'elle lui a appris à connaître. Des mots de prière lui reviennent, et aussi des beaux chants qu'elle murmure tout doucement en s'occupant.



14 Les tantes de l'orpheline sont bien contentes de sa gentillesse. Elles lui apprennent à travailler. Comme toutes les petites Indiennes, Tekakwitha fait le ménage dans la cabane du Grand-Loup son oncle, va chercher l'eau et le bois, aide à la préparation des repas.

Elle apprend à faire des colliers de coquillages, devient habile, peu à peu, dans l'art de ces belles broderies sur ceintures ou sur mocassins, que les Blancs achètent aux Indiens.



15 Il faut aussi préparer pour le marché où elles seront vendues, les peaux des animaux tués : castors, renards, orignaux. C'est également le travail des femmes, et les tantes de Tekakwitha s'en déchargent bientôt sur cette nièce si laborieuse. Comme toutes les Indiennes — on pourrait peut-être dire comme toutes les femmes — elles aiment énormément passer des heures à bavarder. Et elles trouvent très pratique d'avoir cette enfant si docile qui fait à peu près tout le travail.



16 Cela les ennuie bien un peu qu'elle ne soit pas tout à fait comme les autres, semblant de plus en plus, à mesure qu'elle grandit, préférer le silence aux commérages. Mais la situation offre tellement d'avantages que, pendant longtemps, elles la laissent tranquille, même lorsqu'elles la trouvent parfois à genoux dans l'ombre de la cabane.

Elles lui font seulement, alors, peur de l'oncle. Sûrement, Grand-Loup serait furieux s'il voyait cela.



17 Tekakwitha doit se sentir bien seule dans cette tribu où absolument personne ne peut la comprendre, puisque dans son cœur demeure la foi chrétienne que lui a donnée sa maman, foi détestée dans la tribu du Grand-Loup.

Mais cette vie « au-dedans » est cependant pour elle la meilleure. Elle y trouve la force d'accomplir son travail — même quand il est très dur pour sa mauvaise santé — avec le sourire.



18 Cela ne l'empêche d'ailleurs pas d'aimer, comme les autres jeunes Iroquoises, tout ce qui peut parer une jeune fille.

Elle a sur son front un bandeau artistement brodé et enrichi de belles perles. Elle porte des colliers, des bracelets et des pendants d'oreilles. Et quand l'hiver amène le froid, elle s'enveloppe dans de bonnes fourrures de renards. Rien ne lui manque, puisqu'elle est considérée comme la fille du Chef, et ses tantes veulent être fières d'elle, qui est d'ailleurs fort gracieuse.



19 Car si la petite vérole a laissé quelques traces sur son visage, sa grâce et sa douceur lui donnent un charme particulier qui la fait aimer de tous.

Déjà ses tantes songent à la promettre en mariage dans une famille amie, bien qu'elle n'ait encore que huit ans ; mais c'est la coutume de destiner très tôt une fillette à celui qu'elle épousera plus tard. Elles lui parlent donc d'un jeune garçon. Tekakwitha refuse d'entendre ce projet, ce qui laisse ses tantes fort étonnées et mécontentes aussi.



20 Nous sommes maintenant en 1666. Les Iroquois, depuis longtemps, se montrent ennemis acharnés des Français auxquels se sont alliés les Algonquins et les Hurons. Ils pillent, assassinent sans scrupule, semant la terreur partout où ils passent. Une expédition est entreprise pour ramener la paix dans tout le territoire.

Ce jour-là, au village du Grand-Loup, les chefs sont réunis, sombres et inquiets. Ils savent que leurs ennemis de toujours, Hurons et Algonquins s'avancent en grand nombre, aux côtés des Français.



21 Se sentant battus d'avance, les Iroquois sont obligés de se replier en abandonnant leurs cabanes avec toutes les richesses et provisions qu'ils y ont accumulées en vue des mauvais jours. Ce sera donc la misère et la famine.

Le régiment français de Carignan trouve en effet le village déserté. Seul, un vieil Iroquois est là, qui n'a pas voulu partir. Tout le village est livré au feu, avec les canots et les provisions. Et lorsqu'il n'y a plus que des cendres, le vieillard est chargé d'aller porter aux siens, cachés dans les forêts, ce message douloureux à son cœur :



22 « Cette destruction ne représente qu'un avertissement. Si les Iroquois continuent les hostilités, ils seront exterminés jusqu'au dernier. »

Du fond de la forêt, les gens de Grand-Loup voient la fumée montant de ce qui fut leur village. Ils comprennent que l'avertissement est sérieux et se décident à faire la paix.

Revenus au bord de la rivière Mohawk pour y rebâtir leurs cabanes, ils demandent, en signe de soumission, qu'on leur envoie des Robes-Noires en visite.



23 Il y avait seulement vingt-cinq ans que les premiers missionnaires, les saints martyrs canadiens Isaac Jogues, René Goupil et Jean de Lalande, avaient été sauvagement torturés et massacrés par eux.

Pourtant, trois Pères Jésuites s'offrent aussitôt pour répondre à la demande, espérant leur faire comprendre enfin le message du Christ.

Grand-Loup, en tant que chef du village, reçoit lui-même les Robes-Noires dans sa cabane reconstruite en de vastes proportions. Mais il le fait par nécessité et non de bon cœur.



24 Secrètement, il reste hostile et charge Tekakwitha de s'occuper des Robes-Noires. On devine la joie de la petite. Elle les sert avec une grande gentillesse et beaucoup de dévouement. Mais, bien plus encore, elle les regarde, elle les écoute, elle ne perd pas un mot, pas un geste des Pères.

Pendant les trois jours qu'ils passent au village, ils visitent les malades, soignent les prisonniers, et se font estimer par leur bonté envers tous.



25 Tekakwitha, en les voyant, sent remonter en elle les joies de sa petite enfance, alors que Fleur-de-la-Prairie lui parlait doucement du Grand Esprit qu'enseignent les Robes-Noires.

Plus que jamais, elle est chrétienne dans son cœur et aspire à le devenir pour de bon par le baptême.

Mais les missionnaires repartent sans que la petite ait osé leur parler. Il lui faudra attendre encore bien des années, toute seule.



26 En grandissant, elle comprend que sa vie toute de travail peut être aussi une prière. Et elle fait de plus en plus d'efforts pour donner satisfaction à ses tantes.

Celles-ci, d'ailleurs, tout en trouvant très commode d'avoir, en somme, une domestique aussi gentille et dévouée, s'irritent contre la jeune fille, justement sans doute parce qu'elles ne peuvent rien lui reprocher. Elles sentent bien que Tekakwitha n'est pas tout à fait semblable aux autres jeunes Iroquoises.



27 Elle fera en tout cas une excellente femme de guerrier, cela ne fait aucun doute, puisqu'elle a toutes les qualités ménagères voulues et qu'elle est en même temps spécialement habile dans tous les ouvrages d'art. Elle est d'un naturel réservé, mais très gaie cependant, et chante d'une jolie voix, non seulement les chants des Iroquois, mais aussi ces autres chansons curieuses et inconnues d'eux, dont elle a gardé la mélodie et même quelques paroles dans sa mémoire fidèle.



28 Les tantes ont entendu dire, ici ou là, que plusieurs jeunes Agniers l'ont déjà remarquée.

Un jour, l'un d'eux, Renard, plus hardi que ses compagnons, vient lui-même parler aux tantes de son désir d'épouser Tekakwitha.

C'est un guerrier déjà estimé, chasseur adroit, et qui porte à sa ceinture plusieurs scalps, signes de ses victoires. On juge donc le parti très bon et tout le monde est vite d'accord. Sauf Tekakwitha. Elle refuse net.



29 Furieuses, les tantes décident d'agir sans son consentement. C'était bien facile étant donné la façon toute simple dont on mariait les jeunes filles.

Ce soir-là, donc, Renard est invité avec ses parents. Il apporte des cadeaux, comme cela se fait, et se trouve assis auprès de Tekakwitha. Celle-ci d'abord ne se méfie pas. Mais voici qu'une tante lui demande gentiment d'offrir au jeune guerrier la sagamité. Du coup la jeune fille devine le complot. Si elle fait ce geste, elle est fiancée au Renard.



30 Bondissant de son siège, la voilà qui saute hors de la cabane et s'enfuit dans la nuit. Elle court, elle court, plus légère qu'une biche.

D'abord interloquée de sa réaction, la famille se reprend, et tout le monde s'élance sur ses traces. Mais Tekakwitha est agile. Elle connaît par cœur tous les sentiers de la forêt, où elle est allée si souvent chercher du bois. L'angoisse lui donne des ailes et elle est bientôt hors d'atteinte. Le lendemain, il lui faut bien rentrer chez elle.



31 Grand-Loup a pris le parti de la bouder. Mais les tantes ne se gênent pas pour manifester leur mécontentement.

Elles se mettent à l'accabler de reproches et de rebuffades, qui sont souvent pires que des coups.

Pour la faire souffrir davantage, elles lui parlent méchamment de sa mère : « Tu es la fille d'une Algonquine, tu n'es donc pas une vraie Iroquoise. Sang-mêlé ! Dégénérée ! »



32 Rien ne peut être plus douloureux au cœur aimant de Tekakwitha que ce mépris témoigné à l'égard de sa sainte maman.

Mais l'esprit du Christ grandit chaque jour en elle. Silencieuse, elle ne répond jamais et pardonne dans son cœur à celles qui la font tant souffrir.

Tous les voisins s'y mettent bientôt ; on se moque d'elle ouvertement, et partout où elle passe on crie : « Eh ! l'Algonquine ! » comme une injure.



33 Les plus durs travaux sont pour elle, comme d'aller, dans la forêt, écorcher sur place les bêtes tuées par les chasseurs. Il faut ensuite racler la peau, puis la fixer sur un cadre pour qu'elle puisse se conserver.

On est bien content, dans le fond, que la jeune fille fasse toutes ces rudes besognes sans jamais rechigner.

A la longue, le calme revient. Les plus méchants se lassent de sa patience et on finit par laisser Tekakwitha en paix.



34 Ses meilleurs moments sont ceux où elle peut prier, seule, loin des regards moqueurs.

C'est ainsi qu'elle a découvert dans la forêt, non loin de la source où elle va chercher l'eau, un endroit où elle peut s'isoler sans être vue. Recueillie, elle passe là de longs moments, s'unissant au Seigneur de toute son âme et priant intensément pour qu'Il se fasse connaître à ses frères les Indiens. Pour elle, elle demande avec ardeur de pouvoir être baptisée.



35 Arrive un jour au village une Robe-Noire. C'est le Père Pierron, qui vient s'installer au milieu des Iroquois. On devine la joie de Tekakwitha.

Le Père voudrait bien leur raconter la vie de Jésus, et les Indiens, qui aiment tant les histoires, l'écouteraient volontiers. Mais il connaît à peine la langue iroquoise. Ingénieux, il fait sur des peaux de bêtes des dessins expliquant la religion chrétienne. Il invente aussi des jeux à travers lesquels il fait passer les vérités éternelles.

Les Iroquois sont très intéressés.



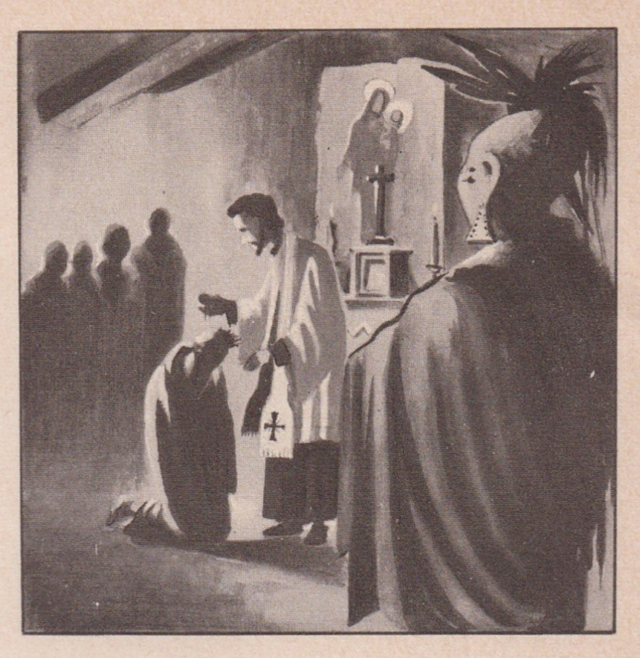
36 Tekakwitha, au début, n'ose pas aller écouter le Père. Elle craint son oncle. Mais à la longue tout de même, le désir l'enhardit, et elle finit par aller régulièrement aux réunions, entendre le missionnaire.

Le Père Pierron reste trois ans à la mission Saint-Pierre de Kahnawaké où le clan de la famille de Tekakwitha réside actuellement. Il y instruit bon nombre d'Iroquois de bonne volonté, qui se rapprochent peu à peu du Christ. Il est nommé ensuite à une autre mission au bord du Saint-Laurent, celle de La Prairie.



37 En 1670, un autre Père vient le remplacer et continuer son travail apostolique. Il forme une chorale avec les enfants et leur apprend de jolis chants qui charment toute la population du village.

Ces grands enfants que sont les Indiens sont très attirés par tout ce qui frappe l'imagination. Aussi le Père organise-t-il de belles cérémonies qui leur donnent peu à peu le goût des choses chrétiennes. La crèche, une croix plantée sur la montagne, et d'autres symboles de ce genre aident la lumière à pénétrer ces cœurs droits.



38 Trois autres années ont passé, et la semence va se lever. Trente Iroquois adultes reçoivent le baptême en 1673. Hélas ! Tekakwitha ne fait pas partie de ce groupe. Elle est cependant la mieux préparée, c'est évident ; mais son oncle ne veut pas entendre parler de cela.

La pauvre petite a le cœur brisé en suivant cette si belle cérémonie ; mais elle est sûre, au-dedans d'elle-même, qu'un jour son tour viendra. Il y a si longtemps qu'elle est chrétienne de cœur ; il n'est pas possible que l'eau du baptême ne fasse d'elle officiellement l'enfant de l'Eglise.



39 Les nouveaux chrétiens s'aperçoivent que ce n'est pas pour rire qu'ils ont déclaré « s'attacher à Jésus-Christ pour toujours ». Ils sont bientôt en butte aux sournoises méchancetés et aux persécutions de ceux qui ne veulent pas de la foi nouvelle.

Ils offrent courageusement ces souffrances pour gagner le cœur de leurs frères ; mais bientôt, cependant, la vie devient trop difficile pour eux au village. Ils préfèrent alors s'expatrier.



40 Nous sommes en 1674. L'automne rougeoie les magnifiques frondaisons au bord de la Mohawk, sur laquelle glissent six grands canots.

Ce sont les Iroquois chrétiens de Kahnawaké qui s'en vont, sous la conduite du Père Boniface, se réunir à ceux de La Prairie qui ont formé là un village chrétien.

Tekakwitha suit longuement des yeux la petite flotille. Mais Grand-Loup, qui devine les pensées de sa nièce, déclare méchamment :



41 « Je tuerais quiconque de ma famille imiterait ces gens-là ! »

Se souvenant de la patience de Jésus devant ses persécuteurs, Tekakwitha se tait et se remet courageusement au travail.

C'est maintenant le Père Jacques de Lamberville qui est chargé de la mission de Kahnawaké. Comme ceux qui l'ont devancé, il visite longuement les malades, apportant partout où l'on souffre le réconfort et l'amour.



42 Apprenant que la nièce du Grand-Loup, s'étant foulé le pied, est retenue en sa cabane, il vient tout simplement la voir, comme il le fait pour tous les autres.

Tekakwitha n'est pas seule au moment de cette visite ; pourtant, n'en pouvant plus, elle ouvre son cœur au missionnaire et lui dit son ardent désir d'être baptisée.

Le Père connaît bien l'hostilité de l'oncle ; il sait tout ce que la jeune fille aura à souffrir :



43 « N'as-tu pas peur des tiens ? Auras-tu la force de persévérer ? On te persécutera. Auras-tu la santé pour tenir ?

— J'ai prévu tout cela, Père.

— Tu vas être moquée et abandonnée de tous...

— Rien ne me fera reculer, même s'il me faut aller chercher ailleurs l'eau du baptême. »

Le Père est ému par la foi et la vaillance de Tekakwitha.



44 « Continue à t'instruire, lui recommande-t-il. Si Dieu le veut, tu seras bientôt baptisée. »

Et il aide Tekakwitha à compléter son instruction religieuse, admirant en lui-même la pureté et le courage de cette jeune fille, et comptant sur la Providence pour arranger les choses.

On devine avec quelle ardeur Tekakwitha étudie. D'ailleurs l'Histoire Sainte la ravit. Tout ce qu'elle y apprend correspond tellement aux sentiments profonds de son cœur !



45 Le travail étant toujours fait ponctuellement, les tantes n'osent rien dire et Tekakwitha sait profiter de tous les moments libres pour avancer dans la connaissance de la religion chrétienne.

Bientôt, le Père de Lamberville, la jugeant prête, envisage les dernières formalités avant le baptême.

Il interroge ceux de son village, pour s'assurer que Tekakwitha est vraiment digne de la grâce qu'elle demande.



46 Et, à son grand étonnement — car les Iroquois sont d'un naturel très médisant — il ne se trouve personne pour dire du mal de la jeune fille. Même ceux qui l'ont persécutée ne trouvent rien à lui reprocher lorsqu'ils s'interrogent avec sincérité.

Mais l'oncle n'a malheureusement pas changé d'idée : « Qu'est-ce que toutes ces paroles qu'elle marmotte à son Grand Esprit ? » gronde-t-il parfois.



47 Et le Père missionnaire aussi bien que Tekakwitha se demandent comment les choses vont s'arranger. Ils comptent sur le Seigneur, et ils ont bien raison.

Celui-ci permet qu'arrive au village, en visite, un très grand Chef appelé Kryn, aimé et estimé dans tous les villages iroquois, tant est grande sa réputation de bravoure et d'intelligence.

Et pourtant Kryn est devenu chrétien. Fier de sa foi, il visite ses frères indiens et leur parle longuement de ce Dieu qui donne le vrai bonheur.



48 C'est à Grand-Loup, l'Ancien, qu'il vient demander l'hospitalité. Et la cabane est bientôt remplie de tous ceux qui désirent voir et entendre le Grand Chef Kryn. Accroupis autour du feu, serrés pour que tous puissent tenir, ils écoutent longuement les belles histoires racontées avec talent par le chef. Ils ne le quittent pas des yeux tant son visage est expressif, et Kryn les tient véritablement sous le charme de sa parole persuasive.



49 Bien vite, Kryn voit la situation dans laquelle se trouve Tekakwitha, et désire y remédier.

Ce soir-là, tandis qu'il raconte, Grand-Loup est présent et l'écoute comme les autres.

« Savez-vous que la propre nièce de votre hôte se prépare à vous imiter ? » interroge quelqu'un.

« Peut-être m'accordera-t-on l'honneur d'être le parrain de la nouvelle baptisée ? » réplique aussitôt Kryn, saisissant la balle au bond.



50 Grand-Loup, furieux intérieurement, ne peut rien dire car Kryn est un trop grand personnage pour qu'on lui refuse ce qu'il demande.

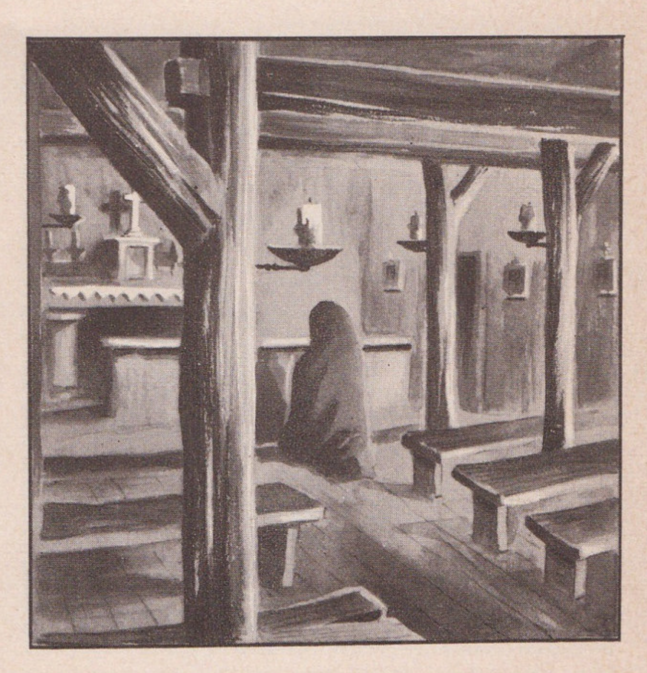
C'est ainsi que le jour de Pâques 1676 (c'était le 18 avril), Tekakwitha reçoit enfin le baptême, en même temps que d'autres Iroquois.

C'est fête au village : la chapelle est ornée de guirlandes de feuillage ; de riches peaux de bêtes pendent le long des cloisons. Toute la population est accourue pour jouir du spectacle.



51 Tekakwitha est revêtue d'une riche couverte brodée dont les perles brillent sous l'éclat des cierges de l'autel. Dans toute sa personne, il y a une telle joie modeste que les assistants en sont touchés.

Le Père est bien ému aussi en offrant cette belle âme au Seigneur ; il lui donne pour patronne sainte Catherine, persuadé que cette humble Iroquoise sera une digne continuatrice de la grande sainte.



52 Tekakwitha est donc devenue chrétienne ; son nom est désormais Kateri (traduction iroquoise de Catherine).

Elle va faire encore des progrès étonnants et rapides. Sa foi en la présence de Jésus au Saint Sacrement est si vive, qu'elle passerait volontiers toutes ses journées devant l'autel.

Mais, en même temps, elle comprend de plus en plus clairement combien sa vie doit être un exemple. Et c'est en accomplissant toujours mieux ce qu'elle a à faire qu'elle rend témoignage au Christ.



53 Le démon, évidemment, enrage de voir Kateri si fidèle en tout. Ne pouvant la prendre en défaut, il s'arrange du moins pour la faire souffrir. La jeune fille est un remords vivant pour ceux qui sont légers, paresseux, menteurs, méchants. Et les tantes, qui ont beaucoup de ces défauts, supportent mal la perfection de leur nièce.

On lui reproche les moments qu'elle passe à la chapelle...



54 On veut l'obliger à participer aux fêtes païennes (comme celle de la torture des prisonniers) qui lui sont interdites par son baptême. On la traite d'entêtée parce qu'elle refuse poliment.

Les tantes en viennent — poussées par le diable — à un tel état de méchanceté à l'égard de Kateri, qu'elles n'hésitent pas à faire courir sur son compte les plus odieuses calomnies. Alors, les voisins commencent à croire ces mensonges et à considérer la jeune fille comme une sournoise.



55 Les enfants lui font mille misères, la bousculent lorsqu'elle rapporte de la rivière ses seaux pleins d'eau, lui lancent de la boue, lui tirent son châle.

Et, comme jadis on criait sur son passage : « Eh ! l'Algonquine ! », on prend l'habitude de crier : « Eh ! la chrétienne ! »

Son oncle, qui vieillit fort, souhaite plus que jamais voir entrer à son foyer un jeune guerrier bon chasseur. Il n'a donc pas renoncé à marier Kateri.



56 Justement, il y en a un qui lui plaît particulièrement. On l'appelle Deux-Plumes, à cause des deux plumes d'aigle qui ornent sa coiffure. C'est un excellent guerrier, qui a déjà torturé nombre de prisonniers. Tout ce qu'il faut pour plaire au Grand-Loup.

Une fois de plus, Kateri, voyant entrer Deux-Plumes les bras chargés de cadeaux, devine ce que cela signifie et s'enfuit au fond des bois.

Alors, hors de lui, Grand-Loup décide d'effrayer une bonne fois sa nièce.



57 Et voici qu'un jour il fait venir un guerrier armé du tomahawk, l'air menaçant. Faisant dangereusement tournoyer l'arme au bout de son bras, l'Iroquois invective Kateri : « Promets de ne plus prier ton Grand Esprit, ou sinon... »

La timide Kateri semble ne même pas avoir peur. Elle fixe tranquillement l'assaillant sans détourner la tête. On le devine : ce n'était qu'une comédie montée par l'oncle qui ne voulait tout de même pas tuer sa nièce ; et l'homme au tomahawk en est quitte pour lancer à terre son arme terrible, et se retirer honteux.



58 L'automne est arrivé : c'est la saison de la chasse. Les chasseurs s'éloignent pendant plusieurs semaines.

Kateri est envoyée avec eux et mène la dure vie des femmes indiennes dans ces circonstances : elles doivent assurer le transport de tout le nécessaire (ustensiles, provisions, couvertures), tandis que les guerriers se contentent de porter le fusil et le sac de balles. Au campement, ce sont encore les femmes qui coupent les jeunes arbres dont on va se servir pour les tentes.



59 Liés ensemble par en haut et recouverts des peaux des animaux tués, ces arbres offriront un abri sommaire, dans lequel les femmes entretiendront le feu et prépareront la nourriture des chasseurs. Elles devront aussi, entre temps, gratter les peaux et les faire sécher. Et toujours, bien sûr, aller chercher l'eau à la source.

Kateri a tracé une croix dans l'écorce d'un arbre. Elle passe de longs moments en prière, à genoux sur la pierre dure ou dans la neige.



60 Elle offre toutes ses peines, toute sa fatigue si grande, pour le salut de ses chers frères les Iroquois. S'ils se doutaient, ceux qui la font tant souffrir, à quel point elle les aime ! Mais au lieu de comprendre quel trésor est pour eux la présence aimante de Kateri, ils ne songent qu'à la froisser et à s'en moquer de mille manières.

Et Kateri rêve souvent de cette grande famille chrétienne que forment, tous ensemble, les Indiens qui se sont fixés à La Prairie. Comme elle voudrait pouvoir les rejoindre !



61 La chasse est terminée et l'on revient au village, lourdement chargé. Kateri est tellement épuisée que sa santé paraît bien chancelante. Loin de s'en inquiéter, les tantes pensent que ce terrible régime va la ramener à la raison ; elles multiplient donc les reproches et les vexations.

Mais la Providence qui veille sur la pauvre orpheline va la tirer enfin de cette situation si douloureuse. Sans doute a-t-elle maintenant assez souffert dans son propre village. Il est temps pour elle d'aller perfectionner encore sa vie chrétienne au milieu des chrétiens.



62 C'est justement un Iroquois chrétien qui va être l'occasion de ce départ de Kateri. On l'appelle Cendre-Chaude à cause de son tempérament vif et ardent ; mais au baptême il a reçu le nom de Louis.

Cendre-Chaude passe au village avec deux autres chrétiens. Le missionnaire en profite pour lui parler de Kateri.

Aussitôt, ces braves décident de l'arracher à son malheureux sort.



63 C'est le soir, le soleil est descendu sur l'horizon, et de gros nuages jettent leurs ombres épaisses sur la terre.

Kateri est là, haletante de désir et aussi de crainte, cachée dans les hautes herbes au bord de la Mohawk.

Elle est d'abord passée chez le Père, qui lui a remis une lettre pour le missionnaire de La Prairie et lui a donné sa bénédiction.

Elle est rentrée ensuite préparer, comme habituellement, le repas du soir de sa famille.



64 L'oncle est heureusement absent du village. Et Cendre-Chaude a organisé une grande réunion à laquelle les tantes désirent assister.

Kateri les aide gentiment à se parer pour la circonstance. Les voilà parties.

Vite, la jeune fille rassemble quelques effets et sort sans un bruit, après avoir collé son oreille au sol pour s'assurer que personne ne vient dans sa direction.

Silencieuse comme une ombre, elle s'est glissée à travers les fourrés jusqu'au bord de la rivière.



65 En attendant le signal convenu, elle prie intensément.

Le hululement du hibou retentit soudain. Kateri porte son pouce à ses lèvres pour y répondre. Son cœur saute dans sa poitrine.

Mais voici un canot qui apparaît vaguement dans l'ombre. On entend à peine les pagaies sur l'eau.

Kateri entre dans la rivière au-devant de l'embarcation, y monte silencieusement.

Le canot disparaît dans la nuit.



66 « Tekakwitha, paresseuse, tu dors encore ! » crient les tantes le lendemain matin, fort surprises malgré tout de ne pas trouver, comme tous les jours, leur nièce au travail.

Mais bientôt, il faut se rendre à l'évidence : Kateri n'est pas là. Peut-être a-t-elle passé la nuit à prier son Grand Esprit dans les bois ? Cela lui arrive parfois ; mais elle est toujours rentrée à temps pour le lever des tantes. C'est curieux... Le temps passe, et les soupçons viennent.



67 Pourtant, Cendre-Chaude est encore au village.

Il est vrai que les deux chrétiens qui l'accompagnaient ne semblent plus être là ; mais sans doute seront-ils partis visiter d'autres villages...

« J'ai fait avertir mon frère Grand-Loup », a crié l'une des tantes.

On peut craindre pour les fugitifs la colère aveugle du vieil oncle, qui tire fort bien.



68 Cendre-Chaude, cependant, est parti tranquillement (du moins en apparence), après avoir achevé ses visites. Il doit retrouver plus tard ses amis. Mais il rencontre d'abord l'oncle qui, aussitôt prévenu, s'est lancé dans la direction de La Prairie.

Entendant venir un groupe, les deux chrétiens font à tout hasard cacher Kateri. Heureusement, car bientôt Cendre-Chaude et le Grand-Loup arrivent, accompagnés de guerriers.



69 On entoure le vieux Chef de marques de respect ; on l'invite à fumer le calumet.

Dissimulée au plus profond d'un fourré, Kateri entend la voix de son oncle. Malgré tout ce qu'elle a souffert, elle éprouve du chagrin de se cacher ainsi de lui. Et pourtant elle supplie le Seigneur de la protéger une nouvelle fois afin qu'il ne la découvre pas. Dans sa colère, l'oncle tuerait sûrement Cendre-Chaude et ses compagnons.



70 La soirée se passe autour du feu ; Grand-Loup finit par penser qu'il s'est trompé en croyant sa nièce partie dans la direction de La Prairie. Peut-être était-elle tout simplement au chevet d'une malade, comme il lui arrive souvent. Les tantes n'y ont pas pensé. Mieux vaut rentrer...

Prudents, les trois chrétiens devisent encore longtemps en laissant le feu s'éteindre de lui-même. Et ce n'est qu'après un long moment que Kateri, sortant de sa cachette, se glisse auprès d'eux pour une fervente prière de remerciement.



71 Dès l'aube, le voyage reprend, tantôt par les sentiers de forêts, tantôt en canot. La voix pure de Kateri charme ses compagnons penchés sur les pagaies.

On atteint enfin le lac baptisé « lac du Saint Sacrement » par le Père Jogues. (C'est aujourd'hui le lac George, sur le territoire des Etats-Unis d'Amérique).

Puis c'est l'immense lac Champlain, si majestueux dans son cadre de montagnes.



72 Enfin, la rivière Richelieu les amène un jour en vue du fort Chambly.

Débarqués à cet endroit, ils vont continuer leur voyage à pied, « à travers les forêts touffues qui couvraient en ce temps-là les belles campagnes de la rive sud du Saint-Laurent », nous dit le Père Lecompte dans la vie de Kateri qu'il a écrite d'après des documents authentiques.



73 En suivant ses compagnons dans les étroits sentiers, Kateri se laisse envahir par une joie de plus en plus grande.

Elle pense aussi très fort à sa chère maman qui, bien longtemps auparavant, a fait le même trajet, dans l'autre sens hélas ! alors que les Iroquois l'emmenaient captive loin de son village.

De tout son cœur aimant, elle prie pour ceux qu'elle a quittés, pour ceux qu'elle va trouver bientôt.



74 Le voyage s'achève. Aux yeux émerveillés de Kateri, apparaît ce paysage unique du Saint-Laurent dont elle a tant de fois rêvé.

Au loin, noyé dans la brume, elle distingue le Mont Royal sur la rive opposée à celle de La Prairie. Elle sait qu'au pied de ce mont est bâtie la cité française et chrétienne de Ville-Marie [1].

(1) Cette cité est devenue la belle et grande ville canadienne de Montréal (qui est une traduction de " Mont Royal ").



75 Mais là, tout près maintenant, voilà une chapelle, entourée de huttes et de cabanes au milieu de cultures soignées. C'est la mission Saint-François-Xavier de La Prairie. Kateri est enfin arrivée.

Un appel spécialement modulé attire bien vite un groupe qui arrive en courant. Et bientôt ce sont des cris joyeux qui accueillent les voyageurs et vont jusqu'au cœur de la nouvelle venue.



76 Kateri sent qu'elle a retrouvé, enfin, sa vraie famille.

Elle ne sait même plus si elle est fatiguée, tant la joie la soulève, et c'est d'un pied étonnamment léger qu'elle vole sur le sentier... pour tomber dans les bras d'une jeune Indienne qui la prie aussitôt de se considérer comme sa propre sœur.

Cette jeune femme, Etoile-du-Matin, est l'épouse de Cendre-Chaude.



77 Depuis des jours, elle attendait cette petite sœur promise et guettait tous les signes qui pouvaient en annoncer l'arrivée.

Auprès d'elle, d'autres chrétiens et chrétiennes font fête à Kateri, qui pleure d'émotion ; et chacun, pour lui faire plaisir, cherche des possibilités de parenté avec les siens. Surtout, ils se sentent tellement « parents » par la même foi et le même amour qui les unit étroitement entre eux...



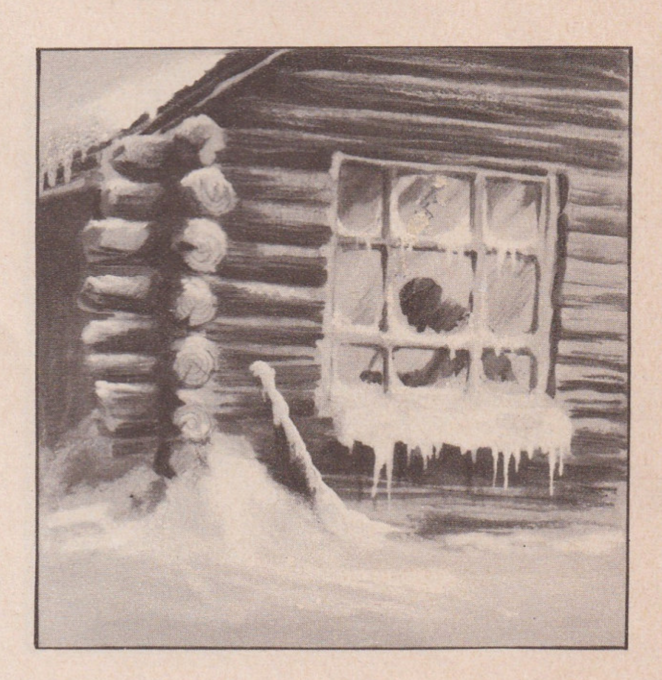
78 Il y a là, entre autres, une très vieille Indienne nommée Celle-qui-penche-vers-la-terre tant elle est courbée, mais qui a reçu au baptême le nom d'Anastasie.

Or, Anastasie a connu Fleur-de-la-Prairie, la chère maman de Kateri ; elle en parle longuement à la jeune fille, éperdue de bonheur.

Une nouvelle vie va donc vraiment commencer pour celle-ci, habituée jusqu'alors aux rebuffades et à la persécution.



79 Cette mission Saint-François-Xavier de La Prairie (appelée également « du Sault Saint-Louis » à cause du voisinage des rapides), est d'ailleurs un témoignage de ce que peut faire une foi chrétienne authentiquement vécue. Là, des Indiens de tous clans, Algonquins, Hurons, Iroquois — qui depuis toujours sont des ennemis acharnés — vivent non seulement en bonne intelligence, mais comme des frères qui s'aiment profondément entre eux.



80 Ils sont tellement ardents à pratiquer toujours mieux la loi de charité et tout l'Evangile, que les missionnaires eux-mêmes en sont fort émus.

Nous en avons le récit dans une lettre, écrite en 1682, par le Père Claude Chauchetière, alors responsable de cette mission, à un de ses amis de France.

Il y décrit la ferveur extraordinaire de ses paroissiens.



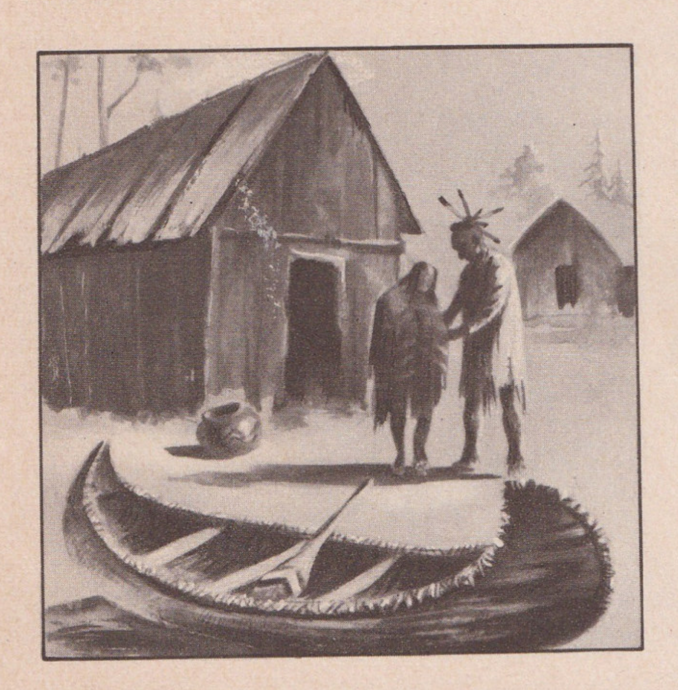
81 Ils ne manquent jamais à leurs devoirs religieux, même quand ils sont en saison de chasse. Le missionnaire leur a pour cela « fait des lignes pour marquer les jours de la semaine, et mis une croix sur les lignes marquant les dimanches et fêtes » (car les Indiens de cette époque ne savent évidemment pas lire).

De plus, quand le Père passe le soir faire le tour du village, il entend de toutes parts des voix récitant dans les cabanes la prière du soir en famille.



82 Leur désir de plaire au Seigneur et de L'aider à sauver des âmes va plus loin : ayant entendu dire que là-bas, à Ville-Marie, les religieuses pratiquent des pénitences volontaires, ils se mettent à en inventer de si fortes que, bientôt, le Père doit les leur interdire pour ne pas qu'elles nuisent à leur santé.

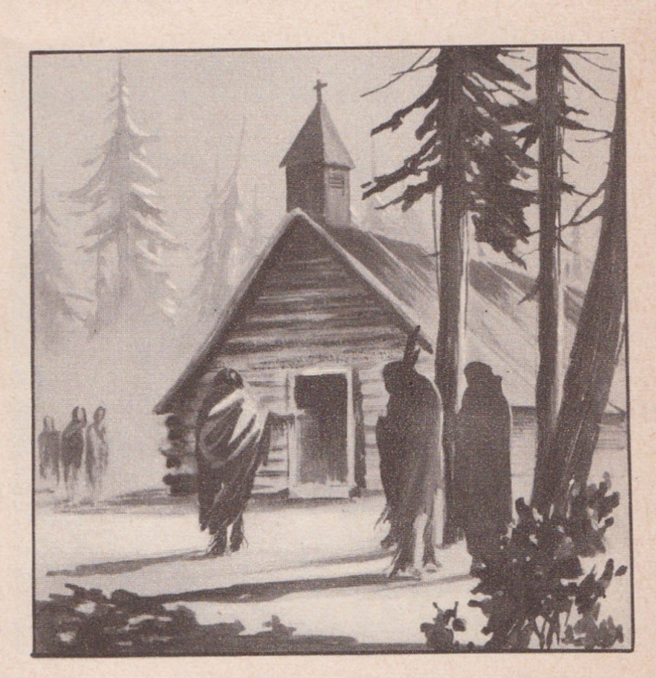
Quant à la charité fraternelle qu'ils pratiquent entre eux, elle est exemplaire : ceux qui le peuvent instruisent les autres des vérités chrétiennes...



83 On en a vu partager leurs champs avec des frères qui n'en possédaient pas. Les malades sont visités et aidés régulièrement...

Le Père exprime l'admiration qu'il a pour ses paroissiens et conclut :

« Voilà comment ces mangeurs d'hommes, tels qu'ils étaient autrefois, sont devenus des agneaux par la grâce de Jésus-Christ, de telle sorte qu'ils sont l'exemple de vertu et de religion dans le Canada. »



84 La foi profonde de Kateri allait donc pouvoir s'épanouir pleinement dans ce nouveau milieu.

Avec de grandes démonstrations de joie, on la conduit à la chapelle où la reçoit le missionnaire.

C'était alors le Père Cholenec, à qui Kateri remet aussitôt la lettre que lui a donnée le Père de Lamberville à son départ de Kahnawaké.



85 Le missionnaire a écrit : « Kateri Tekakwitha va demeurer au Sault... Vous connaîtrez bientôt le trésor que nous vous donnons. Gardez-le donc bien ! Qu'entre vos mains il profite à la gloire de Dieu... »

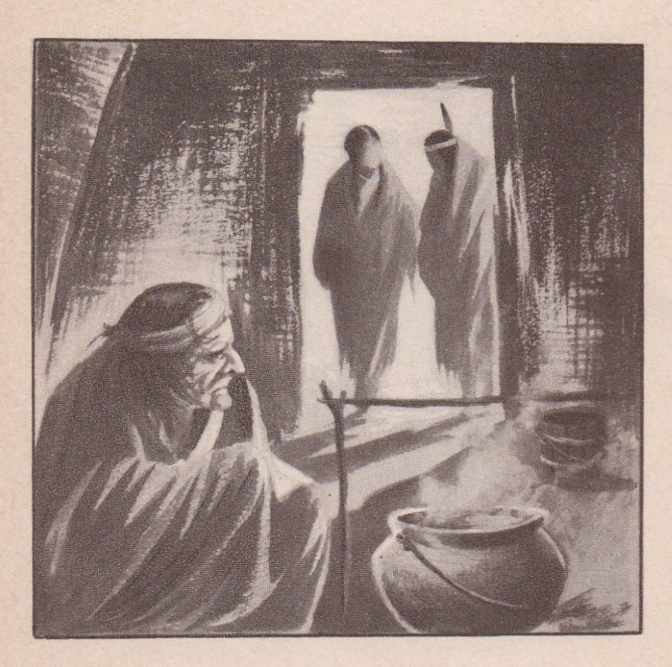
Kateri s'est mise à genoux humblement devant celui qui pour elle représente le Seigneur Jésus.

Et le Père, plus ému qu'il ne veut le paraître, lui donne de tout son cœur la bénédiction du Bon Dieu.



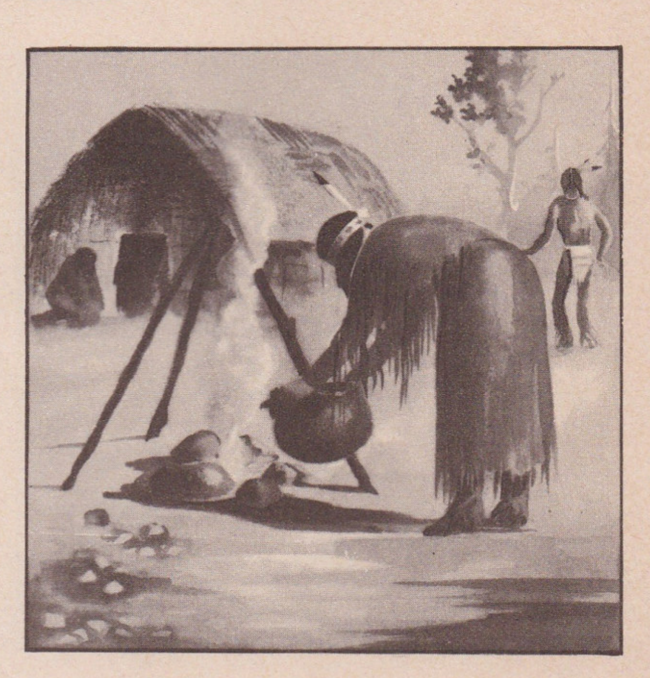
86 Les compagnons de voyage de Kateri s'empressent de mettre le missionnaire au courant des épreuves endurées par la jeune fille et de sa réputation de vertu dans son propre village. Bientôt, il pourra en être juge lui-même ; mais, dès maintenant, il lui promet de la préparer rapidement à sa première communion.

« Viens vite ! » lui souffle la gracieuse Etoile-du-Matin, qui a hâte de l'introduire dans sa cabane.



87 Bien d'autres s'offrent d'ailleurs à l'héberger, et Kateri est entraînée par toute une bande sympathique qui pousse des cris joyeux.

Cendre-Chaude — qui l'a tirée des mains de ses persécuteurs — est donc devenu doublement son frère maintenant, et c'est avec une joie profonde qu'Etoile-du-Matin, en faisant entrer la jeune Iroquoise, lui dit affectueusement : « Ma sœur Kateri est ici chez elle. »



88 Anastasie vit là aussi, et ce sera une satisfaction de plus pour Kateri de pouvoir entendre souvent parler de sa maman par la vieille femme.

Tout de suite, elle se met à l'ouvrage comme si elle était chez ses tantes, ne voulant pas être une charge pour ses hôtes si bons.

Dans un décor tout nouveau pour elle, les gestes qu'elle accomplit sont les mêmes : aller puiser l'eau au fleuve et chercher le bois, s'occuper de la cabane et préparer les repas.



89 Quand il lui reste du temps, elle se met à ces travaux d'art appris au bord de la Mohawk. Elle est devenue très habile dans la manière de réaliser ces splendides broderies aux dessins compliqués, pour lesquelles elle utilise des coquillages, des graines durcies et autres ressources naturelles.

Les femmes et jeunes filles s'assemblent volontiers autour d'elle pour apprendre la manière de teindre en couleurs vives les peaux d'anguilles et les racines.



90 On brode de jolis mocassins et des franges de guêtres qui trouveront facilement acquéreurs sur le marché de Ville-Marie.

Et surtout, on s'entretient gaiement de choses et d'autres. Kateri raconte des histoires de sa tribu, et charme tout le monde par sa simplicité.

Elle se plaît surtout avec les enfants, qui la recherchent parce qu'elle leur apprend des chants nouveaux.



91 Peu à peu, elle s'enhardit à leur enseigner aussi le catéchisme ; et sa joie est grande de pouvoir communiquer ce qu'elle a reçu elle-même et qui fait tout son bonheur. Les petits l'écoutent bouche bée et sentent grandir en leur cœur le désir d'aimer le bon Jésus comme cette Kateri qui parle si bien de Lui.

Les jeunes voix s'essayent à répéter les mots que la vaillante chrétienne leur suggère.



92 Elle a cependant gardé son attrait pour la prière silencieuse. Fidèle à ses habitudes anciennes, elle s'est fait une croix au bord du Saint-Laurent. Cette fois, ce sont deux branches d'érable — ce bel arbre du Canada — qu'elle a croisées et plantées face au fleuve majestueux. Là, cachée aux regards par un rideau d'arbres, elle prie longuement dans la solitude, se préparant de toute son âme à la venue du Seigneur en elle.



93 Car les semaines passent ; bientôt viendra Noël, et le Père a promis de lui donner Jésus pour cette belle fête.

Le Saint-Laurent étale devant elle ses eaux magnifiques, qui mugissent un peu plus loin. En face, posée sur le fleuve comme une corbeille, il y a l'Ile au Héron. Et plus loin encore, tout là-bas, à l'horizon, le Mont Royal.

Kateri prend avec elle, pour les offrir au Seigneur, toutes les beautés de la nature qui l'entoure : le murmure du vent dans les feuilles, les reflets du soleil sur l'eau, les cris des oiseaux qui passent en bandes au-dessus de sa tête.



94 Elle sait que tout est don de Dieu et doit Lui revenir, enrichi de notre remerciement humain. Au nom de tous ses frères indiens, elle offre donc, et s'offre elle-même, de tout son cœur.

Elle songe aussi avec affection à ceux qu'à la mission on appelle « les Frères Blancs » et qui vivent là-bas, dans cette Ville-Marie située de l'autre côté du fleuve. Elle admire comment la même foi chrétienne a pu rapprocher ainsi des hommes qui, auparavant, se détestaient et se faisaient la guerre.



95 Elle se sent le cœur tout plein d'amour pour ces inconnus dont le baptême l'a faite sœur. Mais plus encore, elle pense longuement à ceux qui sont ses frères de race et qui, hélas ! ne sont pas encore chrétiens. Là-bas, au village des bords de la Mohawk, son oncle, ses tantes, et combien de ses parents et amis, ne veulent pas entendre parler du Christ !

Enfin, voici venir Noël. Le froid mord les visages, la neige recouvre tout de son manteau blanc. Aux branches, le givre dépose des diamants qui étincellent dans le soleil.



96 Kateri, depuis quelque temps, disparaît souvent pendant de longs moments ; et quand un petit, cherchant celle qui raconte si bien les histoires, la demande à tous les échos, on lui répond la plupart du temps : « Kateri ? elle est à la chapelle... »

C'est que Kateri prépare sa première communion et il lui semble qu'elle ne sera jamais assez prête pour ce grand acte de sa vie. Elle a bien raison, n'est-ce pas ?



97 Elle confie donc à celle que les Indiens appellent « la Mère du Grand Esprit », Notre-Dame Marie, le soin de préparer son cœur à la venue de Jésus.

Aussi est-elle bien prête maintenant. Le Père admire en lui-même le beau travail de la grâce en cette âme de jeune fille ; et se souvenant des paroles de son confrère de la Mohawk, il se dit que c'est bien en effet « un trésor » que la mission de La Prairie a reçu en Tekakwitha.



98 Il sait, lui, le prêtre, à quel point cette jeune Iroquoise, baptisée depuis si peu de temps, est une vraie chrétienne qui vit pleinement l'Evangile du Christ.

Il connaît son dévouement pour les malades, son zèle de catéchiste pour l'instruction des petits, sa vaillance au travail, malgré une très petite santé.

Et, comme à Kahnawaké au moment où le Père de Lamberville faisait son enquête, il ne trouve personne, dans toute la mission Saint-François-Xavier, pour critiquer Kateri d'une manière ou d'une autre.



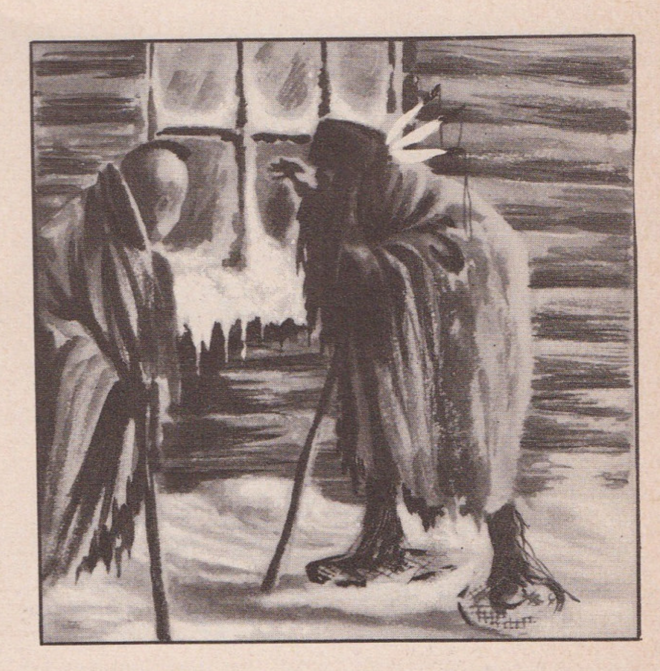
99 Toutes les femmes du village se plaisent à vanter ses qualités :

« Elle est si bonne, si serviable toujours !

— Elle s'arrange toujours pour aller chercher l'eau, ce qu'aucune de nous n'aime faire parce que c'est la chose la plus dure...

— Elle a si bien soigné ma petite fille lorsqu'elle était malade !

— Et, bien qu'elle travaille beaucoup plus que chacune de nous, elle trouve tellement de temps pour prier... »



100 Le Père, qui sait tout cela, se réjouit de l'entendre dire par ses paroissiens.

La première communion de Kateri est donc une fête de famille, dont tout le village est heureux.

En grand mystère, on a préparé dans la chapelle une crèche avec des personnages envoyés de Ville-Marie. Les Indiens, curieux, ont bien souvent tourné autour des hommes qui s'affairaient avec le Père dans cette préparation. Mais ils n'ont rien vu ; il faut que ce soit une surprise.



101 Maintenant, la petite cloche de la chapelle sonne à toute volée, appelant les chrétiens à l'office.

Dans la nuit claire, les raquettes de ceux qui habitent un peu loin font entendre leur crissement sur la neige. Les groupes arrivent de tous les points, joyeux et bavards. Les enfants sautent et dansent sur place, dans l'attente de la belle fête.

Chacun a mis ses plus beaux atours, et les couvertes et les wampums richement brodés étincellent de mille feux.



102 Kateri, recueillie, est depuis longtemps déjà dans la chapelle. On dirait qu'elle n'entend rien, qu'elle ne voit rien. On l'a revêtue d'une belle mante de chat sauvage et d'un splendide châle artistement bigarré. Elle ne bouge pas plus qu'une statue ; et son attitude d'intense recueillement donne à tout le monde l'envie de bien prier comme elle, pendant cette messe de minuit.

Les rires s'étouffent à la porte de la chapelle, les paroissiens prennent place en faisant le moins de bruit possible.



103 On a d'ailleurs étalé devant l'entrée un tapis de branches de sapin qui amortit les pas.

Mais les regards sont surtout attirés vers un coin de la chapelle qui disparaît sous des couvertures. Qu'y a-t-il de caché là ?

Enfin minuit. Et voici le Père qui se dirige de ce côté. Que tient-il dans ses bras ? L'assemblée tout entière a les yeux fixés sur lui ; on entendrait une mouche voler... Les jeunes Indiens qui l'ont aidé enlèvent d'un seul coup les couvertures.



104 Et le Père dépose, dans le décor composé pour le recevoir, un bel Enfant-Jésus que tout le monde contemple d'un air extasié. C'est la première crèche de la mission et sa vue donne une grande joie à tous. Il y a là, représentés, Marie et Joseph, et les bergers, et des moutons, et des Indiens à genoux ; et surtout, ce beau poupon qui tend les bras et sourit, bien qu'il soit simplement posé sur de la paille. C'est Noël, un Noël dont se souviendront toute leur vie les paroissiens de La Prairie.



105 La messe commence et les chants alternent avec des moments de grand silence, permettant à ces âmes simples de parler cœur à cœur avec le Seigneur.

Kateri maintenant s'avance vers l'autel, plus modeste et recueillie que jamais. Le Père lui donne ce Jésus qu'elle a tant désiré.

La petite Iroquoise est si heureuse qu'il lui semble que son cœur va éclater.

Le Père Cholenec a écrit d'elle :



106 « Cette jeune fille, toute sauvage qu'elle était, se trouvait si pleine de Dieu, et elle goûtait tant de douceurs dans cette possession, que tout son extérieur s'en ressentait... Il ne fallait pas être longtemps avec elle pour en être ému et pour être réchauffé de ce feu divin. »

Ce que le Père exprime là, toute l'assemblée le sent. La paroisse tout entière remercie Dieu avec Kateri, et la suit à la sainte Table.



107 Le missionnaire partage la joie générale, car la vaillante Kateri est bien — et de loin — sa meilleure paroissienne. Elle est aussi sa collaboratrice, car elle a compris depuis longtemps combien les prêtres ont besoin d'être aidés dans leur tâche, souvent lourde, par les vrais chrétiens, ceux qui ont senti les responsabilités que leur foi leur donne.

Soit qu'elle visite les malades, soit qu'elle rassemble autour d'elle les enfants, c'est toujours le Christ que Kateri donne à tous par sa présence et par son action.



108 Maintenant que, par la communion, Il est venu sacramentellement en elle, elle sent que c'est désormais, entre eux deux, « à la vie, à la mort ».

Dans son action de grâces, elle se consacre à nouveau au service du Seigneur, pour tout ce qu'Il voudra.

On a bien du mal à l'arracher à son entretien cœur à cœur avec Jésus, pour l'emmener participer au réveillon préparé longuement par toutes les femmes du village.



109 Quelle belle fête de famille ! Après avoir si bien prié ensemble, les Indiens sentent combien il est bon de rester réunis le plus longtemps possible, et d'exprimer sa joie dans des chants et aussi dans un menu de fête qui réjouit tout le monde.

La crèche les a tellement séduits qu'ils veulent la voir de plus près encore, la promener dans tout le village, la montrer à ceux que l'infirmité retient en leurs cabanes.



110 Le Père a accepté le projet formé par plusieurs d'entre eux : en faire une crèche transportable. Bien vite, ils ont fabriqué une plate-forme sur laquelle prendront place et l'étable et tous les personnages.

Et, chantant tous les beaux cantiques de Noël, scandés par les tams-tams, voilà nos braves Indiens déambulant longuement à travers le village, s'arrêtant ici, puis là, pour que vraiment toute la chrétienté, sans exception, puisse admirer cette belle crèche, et faire sa prière devant le « beau poupon » et sa Mère la Vierge Marie.



111 Les réjouissances se prolongent tout le jour de Noël, et chacun en prend sa large part, car maintenant il va falloir songer à partir pour la grande chasse.

Toujours courageuse, malgré une santé déclinante, Kateri accepte volontiers d'accompagner les chasseurs. Etoile-du-Matin ne saurait d'ailleurs se passer d'elle ; aussi la jeune fille, qui secrètement aurait bien préféré rester à la mission, dans le voisinage immédiat de la chapelle, ne montre en rien ses désirs et prépare joyeusement le grand départ.



112 Les Indiens trouvaient un vif plaisir à cette grande chasse d'hiver qui les éloignait pendant trois à quatre mois de la vie paisible, certes, mais un peu trop tranquille du village.

Ces poursuites du gibier à travers les forêts répondaient pleinement à l'instinct de leur race guerrière, avide de victoires et de trophées. Elles leur fournissaient l'occasion de satisfaire leur besoin de courir à toute vitesse, comme ils aimaient le faire et le faisaient si bien.



113 D'une très haute taille en général, les Indiens, et spécialement les Iroquois, sont d'une rapidité et d'une agilité inouïes. Leurs souples mocassins, fixés aux raquettes pour glisser sur la neige durcie, leur permettent d'atteindre des vitesses étonnantes à la poursuite des animaux sauvages.

Cette chasse procurait d'ailleurs une grande richesse, soit par la chair des animaux tués, soit plus encore par les riches pelleteries que les Européens appréciaient beaucoup et contre lesquelles les indigènes obtenaient des armes et des munitions.



114 Voici donc le village dépeuplé d'un seul coup ; seuls y restent les enfants, les malades et les vieillards, avec quelques femmes pour assurer les travaux essentiels, tandis qu'à grand bruit tout ce qui est fort et valide s'éloigne en direction de la forêt.

Tout en se maintenant dans le recueillement intérieur, Kateri se montre pleine d'entrain et de courage, et toujours volontaire pour les travaux les moins agréables.

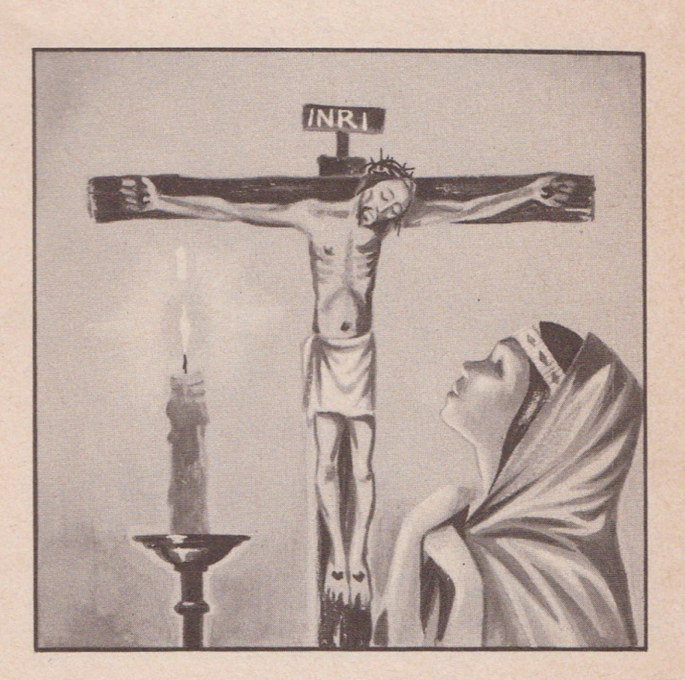
Les occasions de souffrance ne lui manquent pas, on s'en doute. Car sa santé devient vraiment mauvaise, et la vie en forêt est dure en plein hiver.



115 La chasse est spécialement bonne cette année-là et les Indiens sont tout joyeux lorsqu'ils prennent le chemin du retour. Ils se hâtent car les semaines ont passé et bientôt ce sera Pâques.

Le village retrouve donc bientôt son animation.

Kateri, reprenant ses travaux ordinaires, retrouve aussi avec plaisir, en allant puiser l'eau, sa croix d'érable au bord du fleuve.



116 Mieux encore, elle retrouve Jésus au Saint Sacrement, Jésus dont la présence dans l'Hostie lui a tant manqué.

Elle s'unit de tout son cœur aux si belles cérémonies de la Semaine Sainte auxquelles elle participe pour la première fois.

Le souvenir des souffrances du Seigneur dans sa Passion marquent fortement son âme. Elle éprouve un désir plus ardent que jamais de souffrir avec son Dieu et de Lui rendre amour pour amour.



117 La prenant au mot, le Seigneur permet alors qu'il se trouve, dans ce milieu chrétien choisi, quelqu'un pour la calomnier. On la soupçonne dans ce qui lui est le plus cher : sa pureté.

L'âme de Kateri est cruellement blessée par cette accusation mensongère que quelques-uns, trompés par la calomnie, acceptent pendant un certain temps.

Tout de même, la vérité triomphe et Kateri retrouve l'amitié et la vénération de tous. Mais comme elle a souffert !



118 Un autre tourment lui est alors réservé : dans les meilleures intentions certes, Etoile-du-Matin et la bonne Anastasie ont fait le projet de la marier. Encore !

Evidemment, on ne peut comprendre autour de Kateri son désir d'être consacrée à Dieu seul. Chez les Indiens, cela n'existe pas, et même les chrétiens du village ne peuvent se faire à cette idée.

On lui parle donc d'un jeune homme qui souhaite l'épouser.



119 Kateri refuse. On s'entête. Le jeune homme lui-même plaide sa cause, la mettant dans un grand embarras.

Avec douceur, elle s'efforce de lui expliquer sa résolution. Mais il ne comprend pas, et s'en va triste et mécontent. Le cœur de la jeune fille saigne de devoir faire souffrir ce brave garçon.

Et Kateri se rend compte une fois de plus que suivre Jésus, ce n'est pas marcher dans un chemin doux et fleuri, mais bien se renoncer et porter sa croix comme Il l'a dit.



120 Il faut bien remarquer que Kateri, choisie spécialement par Dieu, est une exception parmi les Indiens de ce temps, même chrétiens. Elle le sent et en souffre.

Son regard se porte souvent au-delà du fleuve, à la ligne d'horizon où elle sait que vivent des femmes blanches entièrement au service du Seigneur. Elle soupire après cette vie religieuse officielle qu'elle ne peut évidemment mener dans son village indien.



121 La voici un jour à Ville-Marie, où elle est venue, avec des compagnes, vendre ses magnifiques broderies.

Bien vite, elle s'en va voir la Mère Marguerite Bourgeoys, qu'on dit si bonne pour les Indiens.

C'est une admirable fille de France, qui s'est donnée corps et âme à l'apostolat missionnaire en ce pays neuf, spécialement par l'éducation de la jeunesse.



122 Autour d'elle se sont groupées des jeunes filles et des femmes animées du même idéal.

Marguerite Bourgeoys a ainsi fondé la Congrégation de Notre-Dame, qui demeure une des plus importantes congrégations enseignantes du Canada d'aujourd'hui.

Se faisant toute à tous, la Sœur Bourgeoys a appris les langues indigènes, afin de pouvoir transmettre le message du Christ aux enfants iroquois.



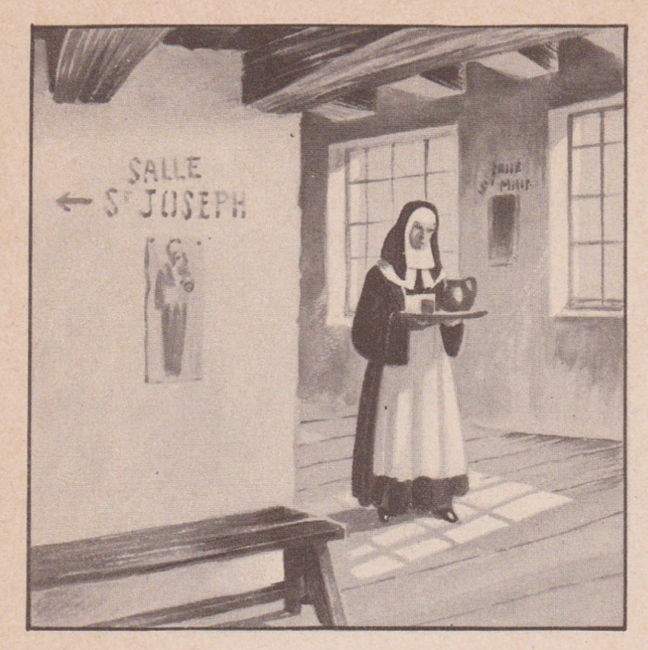
123 Elle ouvre peu à peu leur âme à la lumière, tout en leur apprenant à coudre et à tisser. Il y a toujours autour d'elle un groupe de jeunes Iroquoises qui la considèrent comme leur mère.

On devine ce que peut être pour notre Kateri la rencontre de Mère Bourgeoys. Du premier coup elle se sent comprise comme elle ne l'a jamais été par les siens. Elle boit les paroles de la religieuse.



124 Et celle-ci rencontre certainement, en cette jeune Iroquoise de maintien si doux et si recueilli, une âme sœur qui vibre à l'unisson de la sienne.

Ensemble, les deux filles de Dieu parlent de ce qui est leur grand souci : le Christ à faire naître et grandir dans les tribus encore païennes. Ensemble elles prient longuement Notre-Dame à cette unique intention.



125 Kateri s'émerveille, en son âme simple, de la bonne tenue de l'hôpital où les Sœurs se dévouent. Les salles claires, le linge blanc, les images des saints accrochées aux murs, tout cela lui fait l'effet d'un paradis.

Combien elle souhaiterait rester là, et devenir religieuse !

Mais ce n'est pas la volonté de Dieu sur elle.



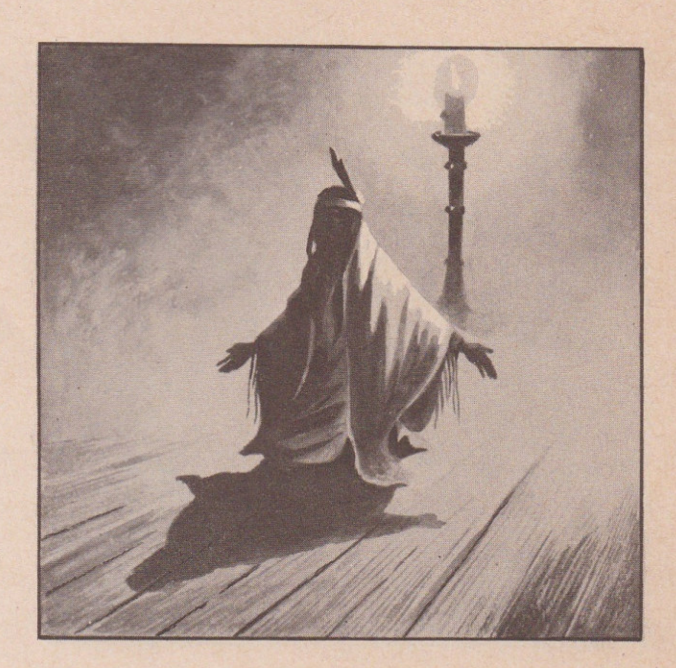
126 C'est parmi les siens, à la manière indienne, qu'elle doit continuer à vivre. C'est là qu'elle doit être témoin du Christ. C'est dans cette vie-là, sa vie ordinaire de jeune Iroquoise, que Dieu veut faire d'elle une sainte.

Du moins souhaite-t-elle, revenue au village, vivre davantage encore comme une vraie consacrée. La résolution, prise depuis longtemps dans son cœur, de n'appartenir qu'à Jésus, ne lui suffit plus.



127 Elle désire, comme elle sait que font les Sœurs de Ville-Marie, la transformer en promesse officielle, devant l'Eglise.

Le Père, à qui elle confie ce projet, hésite un peu à lui laisser prononcer ce grave engagement qu'on appelle un vœu : il connaît les Indiens, il sait combien ils sont instables et légers. Il est vrai que Kateri a déjà donné de grandes preuves de la solidité de son caractère. Oui, décidément, cette Iroquoise tranche parmi les jeunes filles de sa race.



128 Le 25 mars 1679 donc, jour où l'on célèbre partout l'Annonciation de la sainte Vierge, Kateri est admise à prononcer officiellement le vœu qui, la faisant renoncer pour toujours au mariage, la consacre, comme dit si bien l'Eglise, « Epouse du Christ ».

C'est la première fois qu'une chose aussi étonnante arrive chez les Indiens : une fille iroquoise qui, d'elle-même, se donne à Dieu et que l'Eglise reconnaît comme telle !



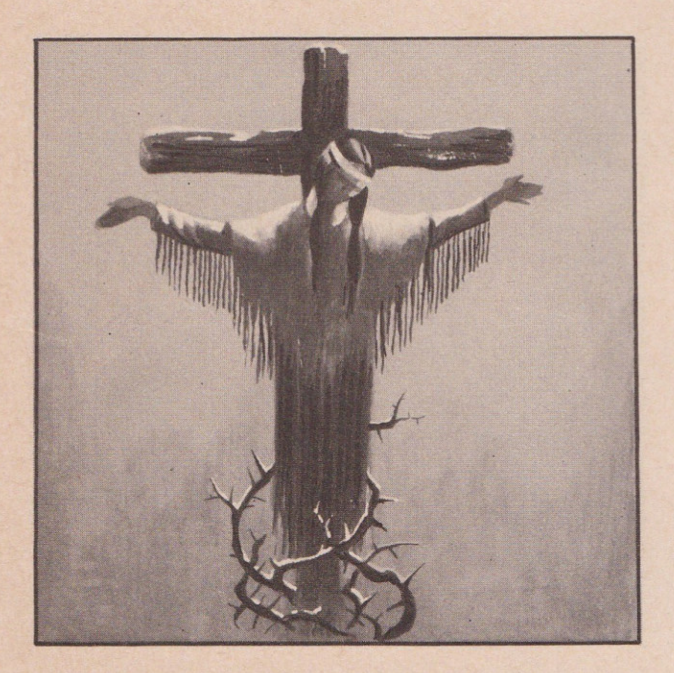
129 Kateri est dans la joie. Ainsi, le « Grand Esprit » (comme l'appellent ses frères indiens) l'a acceptée, elle, pauvre fille, et se l'est réservée définitivement.

Elle sent bien qu'une telle grâce lui est venue par Notre-Dame, qu'elle a toujours tant aimée et priée. Plus que jamais, elle se réfugie sous sa protection, lui confiant sa promesse. Son chapelet ne la quitte pas. Hiver comme été, elle l'égrène au long des sentiers.



130 Elle demande sans cesse à la sainte Vierge de faire d'elle une chrétienne au sens le plus fort du mot, c'est-à-dire de la rendre de plus en plus semblable en tout à Jésus. Bien sûr, Notre-Dame, qui aime tant des prières comme celle-là, lui en obtient la grâce.

Aimant Jésus chaque jour davantage, Kateri cherche tous les moyens de le Lui prouver.



131 Elle a entendu parler des mortifications étonnantes accomplies par de grands saints. Sans tenir compte de la fragilité de son corps de jeune fille souvent malade, elle s'engage vaillamment dans cette voie.

On dit souvent que, lorsqu'on aime, on fait volontiers des folies. Et c'est bien ce qu'a fait Jésus pour nous : jusqu'à naître, Lui Dieu, comme un petit enfant pauvre dans la crèche, et jusqu'à mourir sur la croix, supplicié comme un criminel. Ce sont bien là des folies, au sens humain.



132 Mais, comme l'a dit le grand apôtre Paul, ces choses-là, considérées comme des folies par ceux qui ne comprennent pas, sont signe de sagesse devant Dieu.

Kateri donc, dans l'ardeur de son amour, se met aussi à faire « des folies ».

Elle se lève, été comme hiver, avant le soleil. Et si l'église n'est pas encore ouverte, elle s'agenouille sur le seuil et reste là immobile, dans une merveilleuse adoration de tout son être pour Jésus au Saint Sacrement.



133 Quand il fait froid, on devine un peu la pénitence que ce peut être, alors que le vent du large la pénètre de son souffle glacé.

Mais ce n'est pas encore assez : la voilà qui prend l'habitude de venir à la chapelle les pieds nus dans la neige.

Elle va plus loin encore : se souvenant que dans sa tribu iroquoise on marque au fer rouge les pieds des captifs, elle se brûle ainsi les pieds comme « captive de Jésus-Christ ».



134 La bonne Anastasie découvre un jour, sous la natte où dort la sainte fille, de dures épines qui doivent la piquer cruellement.

Quand elle croit pouvoir le faire sans être vue, elle mêle aussi de la cendre à sa nourriture.

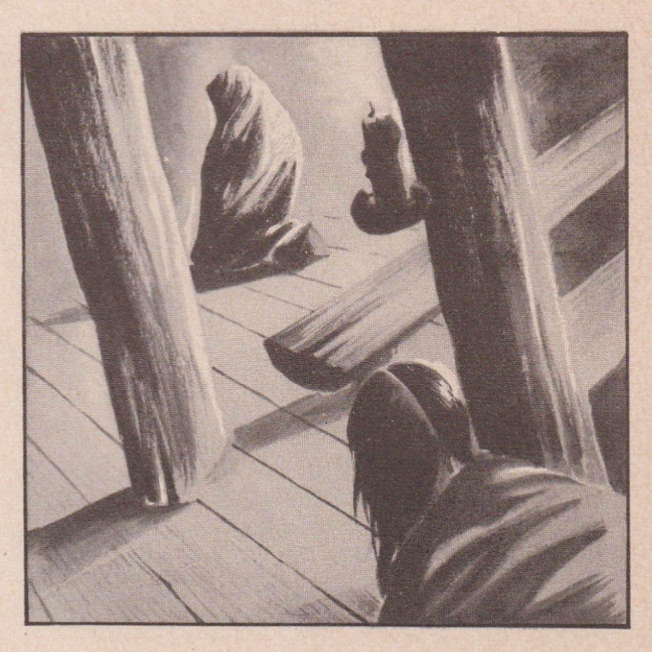
Encore une fois, ce sont là des folies qu'il n'est pas demandé à n'importe qui d'imiter. Mais combien on admire l'amour qui les inspirait !



135 Il n'est pas étonnant en tout cas qu'à un tel régime, la santé de Kateri décline de plus en plus.

Elle maigrit à vue d'œil, et dans son visage à l'expression si douce, il n'y a bientôt plus que les grands yeux ardents.

Emus plus qu'ils ne veulent le paraître, les habitants du village la voient changer tous les jours ; on sent que seul un courage surhumain la soutient encore.



136 Elle reste de plus en plus longtemps à l'église. On vient, un peu par curiosité et aussi par admiration, la regarder prier. Mais elle est si recueillie et comme perdue en Dieu, qu'elle ne s'en aperçoit même pas.

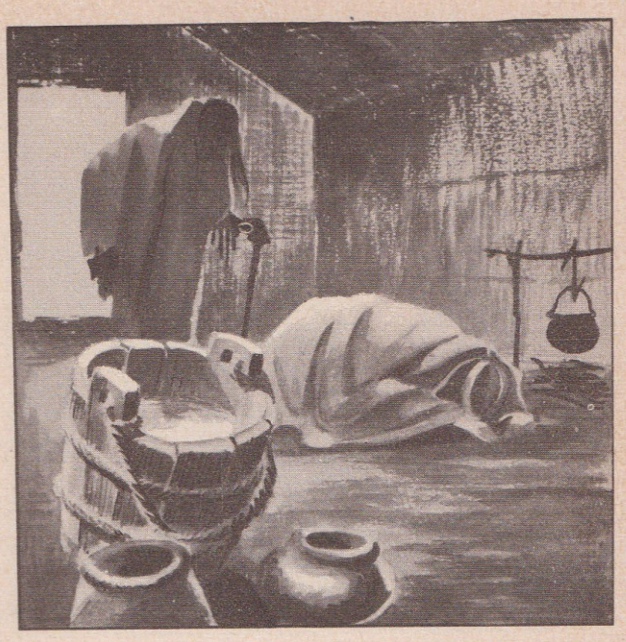
Et les plus patients n'ont pas le courage — ni le temps — de demeurer devant le tabernacle aussi longuement que Kateri. On se répète que c'est un ange, et que sûrement on ne la gardera plus longtemps sur la terre.



137 Un jour, un petit garçon meurt. C'est grande tristesse dans ce village si chrétien où joies et peines sont mises en commun.

Quand le petit corps est mis en terre, en présence de tous, Kateri montre du doigt un endroit près des rapides du fleuve et dit : « Bientôt, je serai enterrée là. »

En effet, Kateri « s'en allait », comme on dit. Elle en avait d'ailleurs un tel désir !



138 L'hiver fut spécialement rude cette année-là. Et Kateri tousse, tousse. Un matin, elle a toutes les peines du monde à rapporter jusqu'à la cabane le seau plein de l'eau puisée au fleuve.

Elle s'écroule près du feu, une toux violente déchire sa poitrine oppressée. C'en est fini de sa vie active.

Kateri ne pourra plus guère sortir de la cabane maintenant. Mais son sourire ne la quitte pas.



139 Aussi est-ce un vrai plaisir pour chacun de venir la voir. Elle a donc souvent des visites et se montre toujours aimable et d'une grande charité, s'intéressant à la santé et aux soucis des uns et des autres.

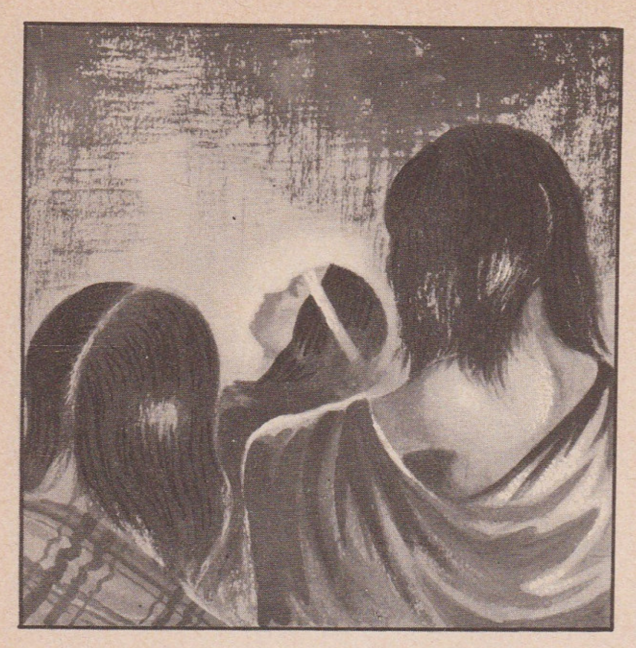
Dès qu'elle est seule, elle prie intensément, méditant sur la vie de Notre Seigneur en égrenant sans fin son chapelet.

Le missionnaire passe très souvent à la cabane et lui amène les enfants.



140 Elle est si attirante, notre Kateri, qu'on resterait des heures à la regarder et à l'entendre. Bien loin de s'ennuyer dans cette cabane, auprès d'une malade, tous les enfants et les jeunes du village aspirent à y venir.

« Raconte encore, Kateri ! » implorent-ils. Et, sans souci de la fièvre qui la brûle, de la toux qui la déchire et de l'oppression de sa poitrine, Kateri, inlassablement, raconte.



141 Elle parle du Père qui est dans le ciel, de son Fils devenu un jour un homme pour sauver ses frères les hommes. Elle parle de la Maman de Jésus, Marie. Elle parle des saints et raconte des choses merveilleuses faites par des hommes et des femmes qui ont aimé le Seigneur plus que tout.

Et pendant qu'elle parle ainsi, son visage est si lumineux, son regard si ardent, que ses auditeurs se sentent pénétrés de quelque chose d'extraordinaire.



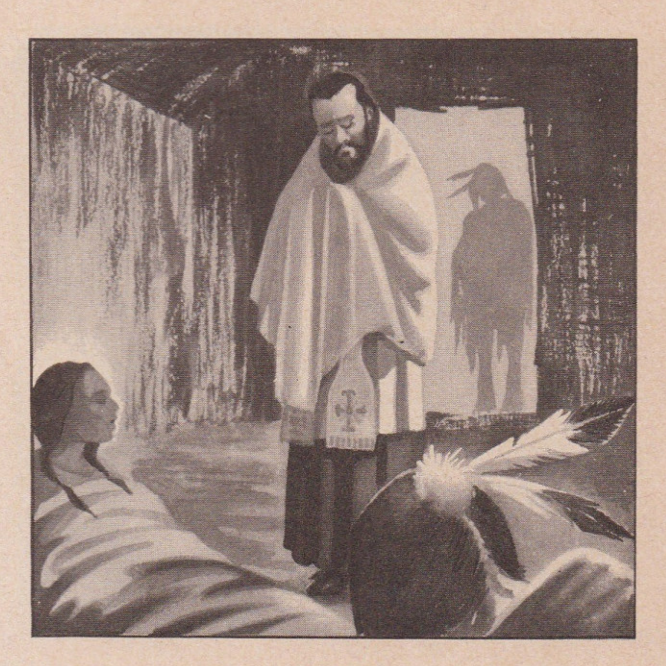
142 Oui, pour des jambes alertes de douze ou quinze ans, il fait bon courir à fond de train, glisser à toute vitesse sur la neige dure.

Mais c'est curieux, et les jeunes n'en reviennent pas : il fait aussi bon et même meilleur rester là sans bouger, en retenant son souffle, à écouter une jeune fille presque mourante parler du Grand Esprit comme elle seule sait le faire.



143 Les jours passent. Le pâle soleil d'hiver se fait chaque jour plus chaud, fondant la neige et annonçant le printemps. Et voici l'approche d'une nouvelle Semaine Sainte.

Kateri est devenue si faible que le missionnaire décide de lui apporter la sainte communion. C'est la première fois que Jésus-Eucharistie va entrer dans une cabane du village, car jusqu'alors on portait les malades à la chapelle.



144 Quand le Père a annoncé : « Je viendrai demain matin t'apporter Notre Seigneur », les yeux de Kateri ont dit clairement son immense bonheur. Et la nuit lui semble courte à préparer cette dernière visite.

Voici l'aube du Mardi-Saint : un groupe d'Indiens s'avance vers la cabane, derrière le prêtre qui porte le Bon Dieu. Kateri renouvelle les promesses de son baptême. Puis elle reçoit le Christ. Et sa journée se passe dans l'action de grâces.



145 C'est maintenant le Mercredi-Saint. Kateri sent qu'elle ira célébrer au ciel l'anniversaire de l'institution de l'Eucharistie. Toutes les femmes du village sont partagées entre le désir d'avancer leurs provisions de bois en vue de la participation aux beaux offices, et la crainte que Kateri ne meure en leur absence.

Mais celle-ci, mise au courant par le Père, prononce affectueusement : « Qu'elles aillent dans la forêt. Elles reviendront à temps pour me voir mourir. »



146 Il ne reste donc auprès de Kateri que la bonne Anastasie et la femme de Cendre-Chaude. Les heures passent paisiblement ; de temps en temps, l'une ou l'autre des deux femmes approche le crucifix des lèvres de la mourante et celle-ci leur sourit d'un regard chargé d'affection.

Vers la fin de l'après-midi, peu avant l'Angelus du soir, les femmes reviennent entourer la couche de Kateri. Le Père est là aussi.



147 « La merveille que je vis moi-même de mes yeux, a-t-il déclaré, c'est que la dernière ne fut pas plutôt arrivée, que, les ayant toutes autour à genoux, elle entra en agonie. Ainsi, toutes eurent la consolation de la voir mourir, comme elles l'avaient souhaité et qu'elle le leur avait promis. »

Le Père récite maintenant les belles prières de l'Eglise pour ceux qui vont mourir. Mais la surprise arrête les mots sur ses lèvres.



148 Kateri apparaît soudain transfigurée. Son visage, sur lequel on a toujours vu les marques laissées par la petite vérole, est devenu lisse et d'une beauté étonnante. C'est comme si une lumière en émanait.

Ayant prononcé d'une voix infiniment douce les noms de Jésus et de Marie en regardant le ciel, Kateri a d'elle-même refermé ses grands yeux. C'est fini. Son âme est partie rejoindre le Seigneur.



149 Mais le rayonnement de son visage ne s'éteint pas et ravit tous les assistants. Ils ont toujours senti en Kateri une prédestinée, mais, maintenant, ils en sont sûrs : cette jeune fille de chez eux, c'est une sainte.

Lorsqu'on la met en terre, à l'endroit même qu'elle avait désigné, son visage garde ce reflet extraordinaire qu'il a pris au moment de sa mort.



150 Le village pleure celle qui fut au plus haut point la sœur de tous.

Mais en même temps, chacun sait qu'il a désormais une protectrice puissante dans le ciel, une de leur race, qui certainement là-haut s'occupera surtout de ses frères les Indiens.

Une simple croix de bois désigne la tombe de Kateri. Mais l'endroit devient vite très fréquenté.



151 C'est bientôt un véritable lieu de pèlerinage, où l'on vient prier et demander des grâces.

Et pas seulement les Indiens. Car la renommée de Kateri Tekakwitha dépasse rapidement les limites de son village.

Les chasseurs racontent au loin la vie admirable de leur sœur, les marchands qui passent la colportent partout. Et, de l'intérieur des terres comme de Ville-Marie, commencent à affluer des pèlerins.



152 De grands personnages viennent vénérer la tombe de cette jeune « sauvage ». Mgr de Saint-Vallier la nomme « La Geneviève de la Nouvelle-France ». Tous, Indiens ou Blancs, simples chasseurs ou riches propriétaires, ménagères ou gouverneurs, prient Kateri comme on prie une sainte.

Et Dieu montre, en exauçant leurs prières, que leur confiance est bien placée.



153 Des faits merveilleux se produisent en faveur de ceux qui la prient avec foi, et c'est très vite que se répand bien loin du Sault Saint-Louis, au-delà de Ville-Marie et jusqu'à Québec, la réputation de sainteté de Kateri Tekakwitha.

Dès le sixième jour après sa mort, Kateri apparaît à l'un des missionnaires, le Père Chauchetière, dans l'éclat d'un visage rayonnant de gloire et comme en extase.



154 Deux fois encore le même missionnaire la verra, toujours glorieuse et très belle. Elle lui demandera d'écrire sa vie et de peindre son image.

Le missionnaire obéit, et c'est ainsi que le doux visage de Kateri fut bientôt connu d'un grand nombre de personnes. Les miracles se multiplièrent alors. De tous les points de la Nouvelle-France on envoyait le récit des grâces obtenues par l'intermédiaire de Kateri.



155 Cette humble jeune fille peau-rouge, morte à vingt-quatre ans, semblait trouver sa joie, dans le ciel, à combler de bienfaits tous ceux qui s'adressaient à elle.

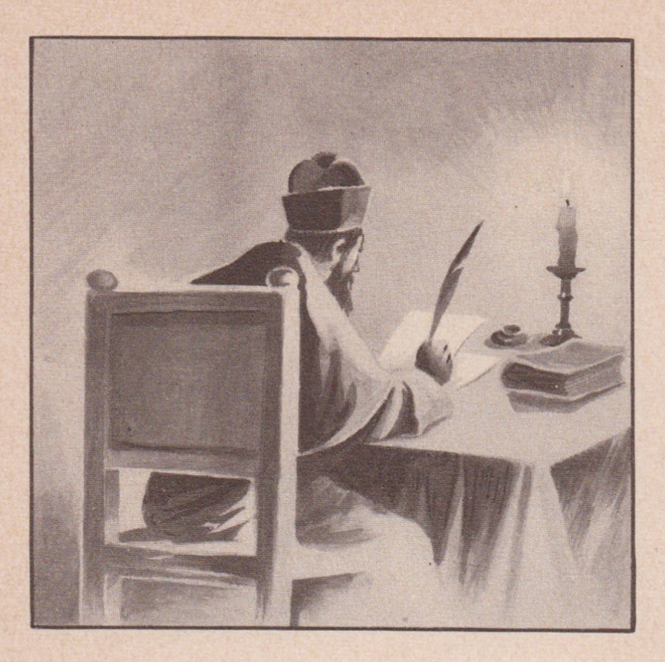
On s'arrachait ce qui lui avait servi ; tous ces objets étaient porteurs de grâces.

Même la terre de son tombeau obtenait des miracles.



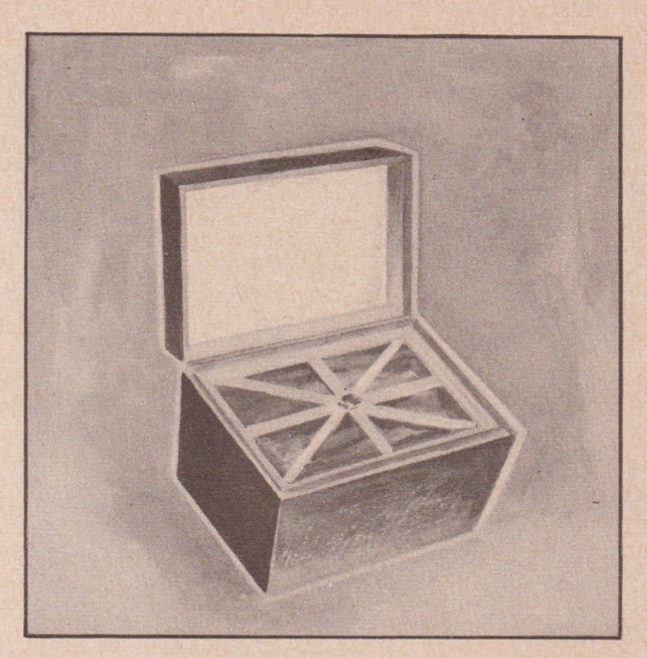
156 Le curé d'une paroisse proche de Ville-Marie, nommée Lachine, affirme que la poussière recueillie sur la tombe de Kateri, mêlée à un peu d'eau, a guéri tous les malades de sa paroisse, quels que soient les maux dont ils souffraient.

Des pèlerinages s'organisent. Jamais le village du Sault Saint-Louis n'a vu passer tant de monde, et les bons Indiens n'en reviennent pas.



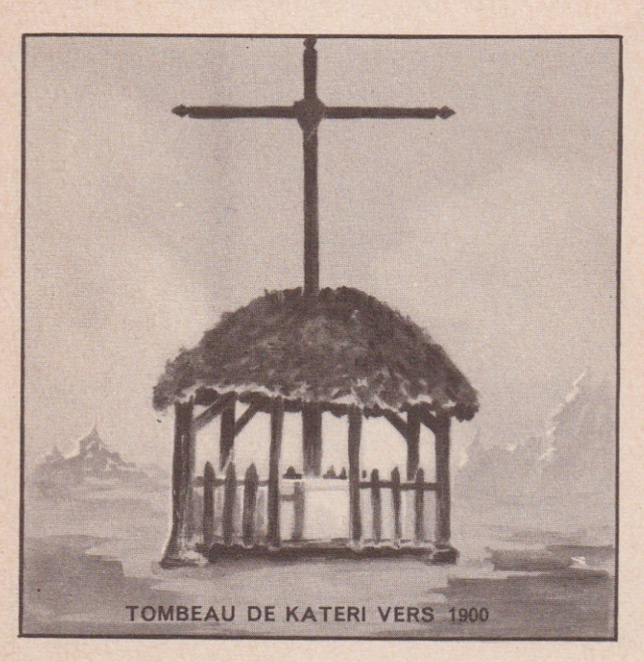
157 Mais les Pères, qui ont pu suivre la montée de Kateri et qui ont connu sa sainteté par le dedans, sont les témoins émerveillés mais non surpris de la puissance donnée par Dieu à leur petite paroissienne.

Comme l'écrivait à cette époque le Père de Charlevoix : « ... Dieu voulait sans doute, pour notre instruction et pour la consolation des humbles, glorifier ses saints à proportion de ce qu'ils ont été petits et obscurs sur la terre. »



158 Trente-cinq ans après la mort de Kateri, le Père Cholenec, celui-là même qui a reçu son dernier soupir, déclare qu'« une infinité de guérisons miraculeuses... se font encore tous les jours par son intercession ».

Les habitants du village, dans leurs déplacements (lorsque la terre occupée est trop appauvrie par les cultures intensives), emportent toujours précieusement les reliques de leur petite sainte.



TOMBEAU DE KATERI VERS 1900

159 Son tombeau est désormais fixé à Caughnawaga, toujours au bord du Saint-Laurent.

La simple croix de bois du jour de son enterrement a été remplacée par un beau monument de granit surmonté d'une grande croix visible au loin. On y a gravé, après le nom de Kateri Tekakwitha et la date de sa mort (17 avril 1680), cette inscription en iroquois : « La plus belle fleur épanouie au bord du Saint-Laurent ».



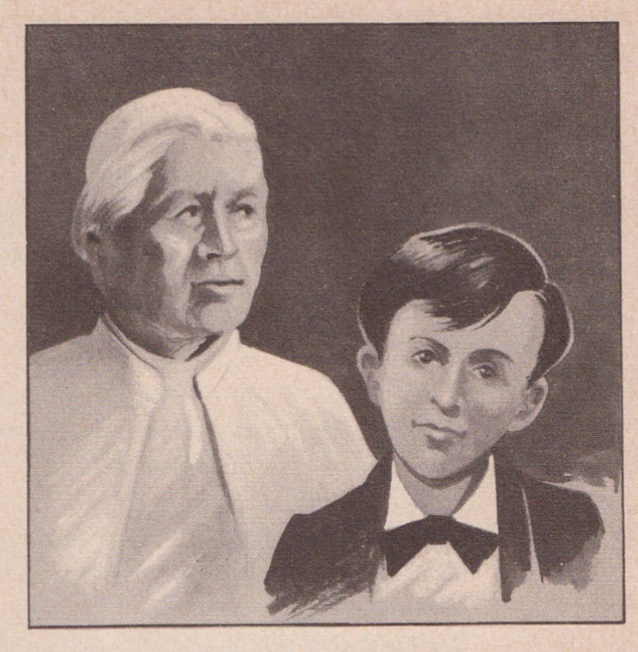
160 Kateri a si bien travaillé pour ses frères indiens, sur la terre par sa vie toute de charité, et depuis qu'elle est au ciel par la puissance de sa prière, qu'en ce bourg de Caughnawagha, c'est un prêtre de sa race qui assure le service de Dieu et des âmes.

Ainsi le désir ardent de la jeune Iroquoise est-il réalisé : les Indiens ont reçu, dans leur grande majorité, le message de l'Évangile ; certains d'entre eux sont même devenus les prêtres du Seigneur.



161 Et voilà encore une preuve que Dieu aime « ce qui est petit ». Pour ses plus grandes interventions, Il a souvent choisi des enfants, ou des gens très simples.

Kateri entre dans la lignée où se trouvent déjà Geneviève de Nanterre, Germaine de Pibrac, Jeanne d'Arc... Après elle viendront Catherine Labouré, Bernadette Soubirous, Thérèse de l'Enfant-Jésus... et tant d'autres.



162 On pourrait y mettre aussi le petit Beppi Sarto, devenu saint Pie X, et Dominique Savio.

Certes, notre petite Iroquoise n'est pas encore inscrite officiellement au catalogue des saints.

Sa cause cependant a été introduite à Rome, et elle a déjà été déclarée Vénérable. C'est le premier échelon vers la canonisation. Peut-être dépend-il de nous que la cause avance ?



163 En notre siècle où tout est si compliqué, le message de la jeune Indienne gagnerait à être entendu :

Message de simplicité évangélique, d'amour ardent du Christ qui s'exprime par une totale générosité de vie et par un esprit missionnaire héroïque, fidélité absolue à Jésus-Eucharistie, recours incessant et confiant à la sainte Vierge Marie.



164 Et peut-être pourrions-nous lui demander, en terminant, à cette chère petite Kateri, qui fut un véritable trait d'union entre les diverses tribus de sa race et aussi entre les Indiens et les Blancs, de prier pour la paix et d'obtenir que tous les hommes, quelle que soit leur race ou la couleur de leur peau, s'entendent et s'aiment comme des frères, puisqu'ils n'ont qu'un seul Père, le Père des Cieux, et un seul Sauveur, Jésus.

Table des matières



Conformément au décret du Pape Urbain VIII, nous déclarons qu'en employant dans ce récit des termes d'éloge ou de vénération, nous n'entendons nullement prévenir les décisions de la Sainte Église à laquelle nous demeurons inébranlablement soumis.

Cet ouvrage (texte et illustrations) a été soigneusement contrôlé par le R.P. Béchard, s.j., vice-postulateur de la cause de béatification de la Vénérable Kateri Tekakwitha.

Retrouvez les 28 premiers tomes des Belles Histoires et Belles Vies à l'adresse internet suivante :

https://archive.org/search.php?query=belles%20histoires%20et%20belles%20vies

Site « archive.org », barre de recherche : « belles histoires et belles vies », cliquez sur le tome voulu, puis colonne de droite, cliquez sur PDF, puis téléchargez le document via la liseuse PDF.

Tous tomes Imprimatur et Nihil Obstat entre 1947 (tome 1) et 1956 (tome 28). Les Imprimatur et Nihil Obstat sont malheureusement absents des versions scannées, mais ont bel et bien été donnés. Si vous possédez le tome, vous les trouverez soit après l'avant-propos, soit à la fin du tome.



Imp. GIRAUD-RIVOIRE
— LYON-PARIS —